LIVRAISON 3ème

TOME 4.

Comptes-Rendus

— DE —

L'Athénée Louisianais

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

POUR L'ABONNEMENT S'ADRESSER AU SECRÉTAIRE, P. O. Box 1294.

Prix de l'Abonnement, Quatre Piastres par An, payables d'avance.

Nouvelle-Orléans:

IMPRIMERIE COSMOPOLITE, RUE DE CHARTRES, 102.

Année 1879.

Comptes-Rendus de l'Athénée Louisianais.

LIVRAISON 3ème. NOUVELLE-ORLEANS, 1er NOVEMBRE 1879. TOME 4.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des réglements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 27 Août 1879.

PRÉSIDENCE DU DR. ARMAND MERCIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le Président fait passer sous les yeux de l'Assemblée deux objets qui lui ont été remis par M. Burthe; l'un est une baguette qui sert aux chinois à garder leur feu, elle brûle lentement comme une pastille de sérail; l'autre objet est une sorte de bonnet long, en apparence sans couture, et semblable au péricarpe d'un fruit conique ou au liber de quelque arbre. M. le Dr. Turpin dit qu'il possède un tissu végétal qui sert de vêtement aux habitants des îles Fidjii; il croit que c'est le liber de quelque plante du pays.

On vient de découvrir, à ce qu'il parait, dans la cathédrale de Saint Gilles, à Edimbourg, le tombeau du comte de Murray, frère aîné de Marie Stuart et régent d'Ecosse, le même qui fut assassiné à Linlithgow en 1569. M. le Président, après avoir signalé cette découverte à l'attention de l'Assemblée, lit une notice biographique dans laquelle sont retracés les traits principaux qui caractérisent ce personnage chez qui la passion du pouvoir avait remplacé les sentiments naturels; puis, il communique un passage emprunté à une Histoire de Marie-Stuart, où l'auteur, M. Dargaud, raconte les circonstances qui entourèrent la mort du frère aîné de la reine d'Ecosse. Le meurtre de cet ambitieux sans scrupules est non-seulement un épisode dramatique qu'on croirait extrait d'un roman de Walter Scott, mais c'est un spécimen des mœurs qui régnaient alors dans les hautes classes de la société.

La parole est à M. George Dessommes pour lire une "Introduction à l'étude des poètes nouveaux." L'auteur a pensé qu'il était utile, avant de parler des poètes contemporains, de se livrer à quelques considérations générales sur la poésie. Il affirme, quoiqu'en disent les sceptiques et les découragés, que la poésie n'est pas une de ces créations de l'esprit humain qui ont fait leur temps; elle est partie intégrante de la nature, elle est immortelle. Seulement, elle ne brille pas toujours du même éclat; il y a même des époques de transition où on la croirait disparue; c'est qu'alors il se fait en elle un travail de transformation qui doit l'adapter au goût et aux besoins d'esprit et de cœur des générations nouvelles.

Loin de redouter pour la poésie le positivisme de notre temps, M. Dessommes croit qu'elle y gagnera en force et en étendue. Sans doute, si la poésie était simplement un jeu de l'imagination, un brillant mensonge, elle aurait tout à craindre d'une génération que passionne la recherche des lois qui président aux phénomènes du monde physique et du monde moral. Mais la poésie n'est ni la mythologie de l'antiquité ni la légende du moyen-âge; elle est, comme Platon l'a si bien dit, *le resplendissement du vrai.* Il serait facile de démontrer que les plus beaux passages d'Homère, de Virgile, de Dante, sont précisément ceux où ils peignent d'après nature; et c'est à cause de cela que ces grands poètes comptent parmi leurs admirateurs les plus enthousiastes des hommes de science tels que Humboldt, Arago, Littré, Flammarion.

Ainsi, plus la science élargira le domaine des vérités acquises, plus la poésie aura d'espace pour faire rayonner sa beauté. Telle est la conviction des jeunes poètes de France; c'est ce qui leur donne foi en leur art et en l'avenir. Ils ont trouvé leur mot de ralliement, dit M. Dessommes: c'est MODERNITÉ! — "Un barbarisme, s'écriera-t-on. Eh! qu'importe, si cela rime à gaîté, cette vertu de la jeune école, et à beauté, cet idéal éternel du passé, du présent et de l'avenir."

M. Dessommes eût pu ajouter: "Qu'importe, si cela rime surtout à vérité et humanité, ces deux mots dont se compose désormais la devise de tous ceux qui d'une manière ou d'une autre consacrent leurs efforts à préparer le bonheur des générations futures."

M. le Président. — "En écoutant l'intéressant travail de M. Dessommes, j'ai remarqué une comparaison sur laquelle j'appellerai son attention. "Pareil à ces gigantesques plantes des tropiques, dit-il, qui fleurissent une fois par siècle, l'Art ne peut avoir de floraisons continues, ni périodiques." Il a voulu, sans doute, faire allusion à l'agave mexicaine. Je me permettrai de lui faire observer que pour un poète de l'école réaliste c'est manquer d'exactitude; la floraison séculaire de l'agave mexicaine, il ne l'ignore pas, est une fiction. Cette plante dans son pays natal met dix ans à fleurir; sous notre climat elle ne fleurit qu'au bout de dix-sept ans. En ce moment même on en voit une au bas de la rue Bienville; sa hampe cou-

ronnée de fleurs attire les regards des voyageurs qui se rendent au Fort Espagnol.

" Ce fut mon père qui en 1827 introduisit l'agave mexicaine à la Nouvelle-Orléans; aujourd'hui elle contribue à orner presque tous les jardins d'agrément. Vous savez qu'au Mexique c'est une plante utile; on en tire une boisson alcoolique, et ses fibres servent à faire des cordes."

Une causerie s'engage sur la partie de l'Etude de M. Dessommes, où l'auteur constate que l'on a vu plus d'une fois un grand mouvement poétique succéder à de longues guerres. Est-ce à dire que la poésie est une plante qui a besoin, pour croître et fleurir, d'être arrosée de sang humain? S'il en était ainsi, ce serait bien malheureux pour la poésie. Mais remarquons d'abord qu'à part quelques chants patriotiques entraînant les armées au combat, la poésie est muette *pendant* les périodes de massacre. Si elle reprend la parole *après* les tueries militaires, c'est précisément parceque la paix lui est favorable; si elle parle alors avec abondance, ce n'est pas pour glorifier le meurtre de l'homme par l'homme, mais bien pour le déplorer. Homère lui-même qui a célébré, dans des vers impérissables, une expédition entreprise pour venger l'honneur de la Grèce et les lois de l'hospitalité outragés par un prince hypocrite, Homère gémit sur les maux de la guerre; il parle avec indignation de Mars, de ce dieu, fléau des hommes, qui ne trouve de plaisir que dans la discorde et l'effusion du sang. Du reste, puisque la poésie de nos jours veut entrer dans des voies nouvelles, elle n'a plus à s'occuper de champs de bataille et de lauriers militaires; l'esprit humain en est fatigué, il demande autre chose.

La séance est levée.

Introduction à l'Etude des Poètes nouveaux.

Combien de fois, et par combien de personnes entendons-nous journellement pousser ce cri de détresse: La poésie est morte!

Comme si la poésie mourait jamais! Comme si des troubadours à la pléiade du seizième siècle, de la Renaissance aux poètes du dix-septième, et de ceux-ci à cette autre renaissance plus féconde et plus forte de notre grand dix-neuvième siècle, le flambeau sacré n'avait point passé de main en main.

Et, quasi cursores, vitaï lampada tradunt, a dit Lucrèce. Cette énergique image s'applique bien à la Poésie, cette flamme de vie qui rayonne sur l'humanité, et sans laquelle elle retombe dans les froides ténèbres d'une Réalité vide et désolée.

Proclamons-le bien haut, pour les sceptiques et les découragés: La Poésie est immortelle!

Naturellement, la transmission rapide du saint flambeau, de génération à génération, d'école à école, peut en diminuer l'éclat, en faire pâlir la flamme, comme une lampe, agitée dans le vent, baisse et semble prête à s'éteindre; mais l'étincelle inextinguible est toujours là, chaude et pure; que le calme revienne un instant, et vous serez ébloui de son lustre.

Notre siècle, le plus agité, le mieux rempli de toutes les époques historiques, a été généralement peu favorable aux splendeurs poétiques; et l'explosion de 1830 semble avoir été tellement sublime que tout a pâli auprès d'elle.

Le souffle de la politique a été trop rude, pendant les 50 ans qui nous séparent de cette époque, pour laisser au flambeau sacré le temps d'illuminer nos chemins. Cependant il a passé jusqu'à nous par Hugo, par Lamartine, Musset, Gautier, Lecomte de Lisle, Théodore de Banville, Beaudelaire, Coppée. Tout en courant, presque sans s'en apercevoir, la ronde humaine se transmet de main en main l'inextinguible lampe, et nulle secousse n'a pu l'éteindre, ni les révolutions, ni les tyrannies, ni la guerre.

Ni la guerre? N'ai-je pas tort d'ajouter ces derniers mots? — Les deux plus grands mouvements poétiques de la France, la Renaissance et 1830, ne commencent-ils pas à la suite des luttes les plus sanglantes de l'histoire, les guerres d'Italie et de religion, les combats titaniques de 92 et de l'Empire? Cette fleur délicate, la Poésie, préfère peut-être — qui sait? — pour se développer et croître plus belle et plus vivace, un sol profondément remué par les trépignements de la lutte, et arrosé par le sang de la patrie?

Nous avons lieu de le croire par l'enseignement du passé, et c'est ce qui nous donne foi en cette jeune école qui croît depuis dix ans, sur cette pauvre terre de France si largement imbibée du sang de ses enfants, si impitoyablement bouleversée par les piétinements de l'étranger.

Mieux que la victoire, en effet, la défaite secoue le cœur d'un peuple.

L'enivrement du triomphe ne donne que de l'infatuation, et nous savons, par le premier et le second empires, la stérilité incurable, fatale, que produit l'admiration de soi-même, chez une nation. Au contraire, la honte et la rage, causées par le viol de la patrie, soulèvent dans l'âme humaine une tempête terrible, et de ce choc de toutes nos idées, de ce bouleversement de tout notre être, jaillit infailliblement une conception de l'Idéal, étrange peut-être, mais toujours grandiose et impérissable.

Au seizième siècle, cette explosion artistique et littéraire a été la Renaissance. Après les guerres de Napoléon, nous avons eu la symphonie merveilleuse du Romantisme. Que va nous donner maintenant l'invasion prussienne, ce cataclysme effrayant par son horreur, moins encore que par sa rapidité vertigineuse.

Ecoutez ici le préjugé:

" Qu'est-ce que vous voulez qu'un poète nous chante " de neuf aujourd'hui? Du classique, nous en sommes " assommés! Du romantique, tout le monde en est " blasé! Le poète, quel que soit son génie, ne pourra " jamais trouver un sujet nouveau et intéressant; il " est forcé, fatalement, de tourner dans ce cercle vi- " cieux des imitations ou des exagérations malsaines, " écœurantes. Il n'y a plus de poésie! Cherchez " autre chose."

Savez-vous d'où vient ce découragement et ce scepticisme? — Condorcet l'a dit, il y a près d'un siècle: de l'habitude qu'on a de juger les hommes, au lieu de jouir tout simplement de leurs ouvrages.

" Si, ajoute-t-il, on doit perdre de ce plaisir réfléchi " produit par la comparaison des productions des " différents siècles ou des divers pays, par l'admira- " tion qu'excitent les efforts ou les succès du génie, " cependant les jouissances que donnent ces produc- " tions considérées en elles-mêmes doivent être aussi

" vives, quand bien même celui à qui on les doit, " aurait eu moins de mérite à s'élever jusqu'à cette " perfection. A mesure que ces productions vraiment " dignes d'être conservées se multiplieront, deviendront plus parfaites, chaque génération exercera sa " curiosité, son admiration, sur celles qui méritent " la préférence, tandis qu'insensiblement les autres " tomberont dans l'oubli; et ces jouissances, dues à " ces beautés plus simples, plus frappantes, qui ont " été saisies les premières, n'en existeront pas moins " pour les générations nouvelles, quand elles ne devraient les trouver que dans les productions plus " modernes."

Ces paroles de foi, remarquons-le, ne sont pas prononcées par l'un de ces aristarques littéraires discutant nonchalamment, dans le calme du cabinet, les destinées de l'Art et de la Poésie. Non! celui qui parle ainsi de l'avenir, est un proscrit, un contumace, un condamné à mort, poursuivi par une vengeance inique; c'est un de ces esprits passionnés tout en restant pratiques, qui après une vie d'efforts et de luttes pour réaliser, pour bâtir le monde idéal de son rêve, voit soudain s'écrouler, dans le sang et la folie, l'œuvre magnifique de ses mains. Et c'est alors, à la veille du suicide même, ce renoncement suprême aux choses de la terre, c'est alors que, loin de se décourager, cet homme d'espérance quand même, fait ainsi cette noble profession de foi en l'avenir, sans s'occuper des bouleversements et des défaillances du présent, auquel il n'appartient déjà plus.

Ah! prêtez-nous donc une parcelle de votre feu sacré, Condorcet et vous tous, hommes de la Révolution, qui, victimes de la Liberté et du Progrès, êtes morts, non-seulement sans accuser vos dieux, mais, au contraire, en les glorifiant, en proclamant bien haut leur toute-puissance et leur inaltérable pureté!

Si le moindre rayon de cette foi profonde pouvait pénétrer en nos cœurs, nous n'aurions pas de ces désespoirs sceptiques qui nous font renier la Poésie; nous pressentirions que, pareil à ces gigantesques plantes des tropiques qui fleurissent une fois par siècle, l'Art ne peut avoir de floraisons continues, ni périodiques. Nous saurions quel travail lent et profond, quel flux de sève abondante et longtemps élaborée, quelles secousses intérieures il lui faut à cette plante idéale pour produire un jour la fleur géante qui s'appellera Corneille, Molière, Victor Hugo.

Nous, nous dirions enfin que ces bouleversements, cette éruption d'idées de notre époque, ne dénotent sans doute qu'une seule chose, c'est qu'elle est en travail, elle aussi, et prête à pousser le jet nouveau d'où sortira sa fleur merveilleuse.

Croire que la Poésie a dit son don dernier mot parce que vingt volumes de vers brillent dans vos bibliothèques! Quelle platitude, quel ravalement du génie de l'homme! Votre Parnasse n'est qu'une butte Montmartre, si, pour l'enjamber, il suffit d'un si mince effort. Votre Idéal est une citrouille, puisqu'en se baissant on peut le ramasser dans le chemin; et, pour peu qu'on ait la moindre foi en l'avenir, on est obligé de rire d'une conception aussi mesquine.

L'Idéal est inaccessible, on ne le touche pas du doigt, on ne le regarde pas en face, on n'approche même jamais de sa réalisation, par ce qu'il est l'ABSOLU, et qu'il n'y a pas de degrés dans l'absolu. L'Idéal d'hier n'est pas plus vrai que celui d'aujourd'hui, l'idéal d'aujourd'hui ne l'emporte pas sur celui de demain; ils vont tous vers le même but qui est la Beauté relative à l'époque qui la conçoit.

Ainsi l'Idéal de Boileau n'est pas celui de Musset, et Beaudelaire a dans l'âme un autre reflet que ces poëtes, de cet absolu irréalisable.

Pauvre grand Beaudelaire, tu t'es assez prosterné en larmes, et révolté de rage impuissante devant l'Idole inviolée, dont tu ne pouvais lever le voile. Tu le savais d'ailleurs et tu t'écriais amèrement dans ton désespoir: " Les poëtes, les artistes et toute la race " humaine seraient bien malheureux, si l'Idéal, cette " ABSURDITÉ, cette IMPOSSIBILITÉ, était trouvé. " Qu'est-ce que chacun ferait désormais de son pauvre " MOI ? "

Absurdité nécessaire, aurait dû ajouter le poëte, nécessaire comme toutes les autres conceptions d'absolu que l'esprit humain admet d'instinct et avec raison; absurdité comme l'idée absolue de Vertu, de Foi, absurdité comme le concept ontologique de la divinité.—*Credo quia absurdum!* L'église elle-même l'a dit. Ce qui n'empêche pas les manifestations de tous ces absolus d'être des vérités tangibles, incontestables, éternelles.

Il fallait donner cette explication qui empêchera les ergoteurs hypocrites d'abuser de cet aveu désolé du plus avide chercheur d'Idéal, pour en argumenter contre lui.

Chaque génération, chaque époque tente donc son expédition des Argonautes pour la conquête de cette toison d'or, l'Idéal. Personne n'en revient vainqueur, car la Médée compatissante qui doit prêter l'aide de sa magie aux vaillants aventuriers n'existe point, ou ne s'est pas encore offerte. Mais, du moins, ils rapportent, ces fiers voyageurs, des pays merveilleux où les a promenés la tempête, un souvenir magique reflété dans leurs chants. Cette réflexion, ne se faisant qu'à travers les mœurs, les idées, les façons de chaque époque, il suit de là que l'image en est toujours nouvelle. Et, pour reprendre ma première comparaison, la Poésie, cette plante vivace, produira, à des époques différentes, des fleurs toujours diverses, ayant toutes leurs beautés spéciales, et leurs parfums particuliers.

A l'avenir de les juger, de comparer les anciennes aux jeunes, de les conserver ou de les jeter selon qu'elles satisferont plus ou moins à sa conception artistique. Nous pouvons donc affirmer que notre époque doit avoir, elle aussi, sa manifestation poétique, et que sa poésie ne sera nullement inférieure à celle des écoles précédentes. On objectera sans doute le matérialisme, le prosaïsme, le positivisme de ce temps, que l'on croit délétère à toute idée poétique: mais, sachez-le, c'est là justement ce qui me fait pressentir la conception d'un Idéal nouveau, prêt à prendre corps dans notre littérature, comme il l'a déjà fait dans nos mœurs. Ce positivisme, loin d'alourdir les idées, leur donne au contraire plus de clarté, plus de vérité. Or quoi de plus grand, de plus magnifiquement poétique que la lumière et la vérité!

Un mot de l'Américain caractérise parfaitement les tendances de notre société. Nous sommes: MATTER OF FACT, dirait-on de ce côté-ci de l'Atlantique. Et la Poésie elle aussi deviendra MATTER OF FACT, une matière de faits; — c'est-à-dire qu'au lieu de tenter

des fugues échevelées à travers les régions éthérées, le poète descendra sur la terre, dans la Réalité, dans les faits; au lieu d'emprunter son éclat aux étoiles, aux comètes, à la lune, à l'empyrée mystique des Lamartine et des de Vigny, c'est la Poésie elle-même qui répandra partout, prêtera à tout le resplendissement magique de sa lumière, ENNOBLISSANT LE SORT DES CHOSES LES PLUS VILES, comme a dit le poète contemporain, cité plus haut.

Elle laissera de côté les anges, les sylphes, les nymphes et les vieilles déesses, le clinquant usé d'une antiquité de seconde main, la ferblanterie burlesque et les travestissements effiloqués d'un moyen âge matamorisant; elle n'attestera plus les esprits ni les fées, elle ne se perdra plus dans le dédale ténébreux du vieux monde de chimères baroques et de songes enfantins. Mais, fière et forte, elle se promènera hardiment dans notre monde moderne, au milieu de nos passions, de nos vices, de nos splendeurs; loin de laisser traîner son manteau de vierge dans nos fanges, elle leur enverra le lustre de ses rayons, qui, souvent, nous y fera découvrir des perles égarées dans ces noirceurs. Elle parlera, non avec les fantômes du passé, mais avec les vivants du jour; elle les toisera de son œil puissant, et, d'un seul regard, elle ira jusqu'au fond des cœurs arracher la dépouille opime qu'elle doit faire briller aux yeux de la postérité, le caractère de l'époque actuelle, avec ses idées, ses aspirations, ses folies, ses désespoirs et ses joies. Puis, pour cadre au tableau, elle mettra nos mœurs, nos façons d'être, tous les actes de l'existence contemporaine, les minauderies du grand monde, et la vie plus douce, plus forte du peuple, de la fière multitude, sur qui la bande des privilégiés a l'air de marcher, mais qui, sans s'en douter, les mêne tous et les fait avancer de son souffle brûlant et irrésistible.

Tu te trouvais banal et prosaïque, siècle de l'habit noir et de la cravate blanche? Détrompe-toi; voici venir la toute-puissante magicienne qui te tend son miroir fantastique, et tu es étonné toi-même de la révélation inattendue de ta Beauté étrange et souveraine.

D'ailleurs cette idée de la laideur anti-poétique de notre temps n'est qu'un préjugé de conversation: depuis longtemps, invinciblement, nous sentons en nous-mêmes qu'il ne suffit pas d'une toge romaine, ni d'un pourpoint XVIme siècle pour exprimer l'Idéal. Malgré nous, nous nous apercevons journellement qu'une tête, pour n'être pas ornée d'une toque à plumes, n'en est pas moins pleine de caractère, d'héroïsme et de beauté; pour faire mieux sentir cette inconsciente perception de l'Idéal moderne, relisons certaine page peu connue d'esthétique contemporaine: elle fut écrite à propos de la Peinture; mais l'Art est un, selon nous, et ceci s'applique aussi bien à la Littérature.

" Je remarque, dit notre auteur, que la plupart des " artistes qui ont abordé les sujets modernes se sont " contentés des sujets publics et officiels, de nos vic- " toires et de notre héroïsme politique. Encore les " font-ils en rechignant, et parce qu'ils sont comman- " dés par le gouvernement qui les paye. Cependant " il y a des sujets privés, qui sont bien autrement hé- " roïques.

" Le spectacle de la vie élégante et des milliers " d'existences flottantes qui circulent dans les souter- " rains d'une grande ville,—criminels et filles entre- " tenues, la Gazette des Tribunaux et le Moniteur " nous prouvent que nous n'avons qu'à ouvrir les " yeux pour connaître notre héroïsme.

" Un ministre, harcelé par la curiosité impertinente " de l'opposition, a-t-il, avec cette hautaine et souve- " raine éloquence qui lui est propre, témoigné de son " mépris et de son dégoût pour toutes les oppositions " ignorantes et tracassières, vous entendez le soir, sur " le boulevard des Italiens, circuler autour de vous " ces paroles: " Etais-tu à la Chambre aujourd'hui? " as-tu vu le ministre? Qu'il était beau! je n'ai ja- " mais rien vu de si fier!

" Il y a donc une beauté et un héroïsme moderne!

" Et plus loin: ' C'est K.— ou F.— qui est chargé " de faire une médaille à ce sujet; mais il ne saura " pas la faire; il ne peut pas comprendre ces choses- " là!'

" Il y a donc des artistes plus ou moins propres à " comprendre la beauté moderne!

" Ou bien: Le sublime B....! Les pirates de Byron " sont moins grands et moins dédaigneux. Croirais- " tu qu'il a bousculé l'abbé Montès, et qu'il a couru " sus à la guillotine en s'écriant: Laissez-moi tout " mon courage!

" Cette phrase fait allusion à la funèbre fanfaron- " nade d'un criminel, d'un grand protestant, bien " portant, bien organisé, et dont la féroce vaillance " n'a pas baissé la tête devant la suprême machine.

" Toutes ces paroles qui échappent à votre langue, " témoignent que vous croyez à une beauté nouvelle " et particulière, qui n'est celle ni d'Achille, ni d'A- " gamemnon.

" La vie parisienne est féconde en sujets poétiques " et merveilleux. Le merveilleux nous enveloppe et " nous abreuve comme l'atmosphère; mais nous ne le " voyons pas.

" .... Les moyens et les motifs de la peinture sont " également abondants et variés; mais il y a un élé- " ment nouveau, qui est la Beauté moderne.

" Car les héros de l'Iliade ne vont qu'à votre che- " ville, ô Vautrin, Rastignac, Birotteau, et vous, ô " Honoré de Balzac, vous, le plus héroïque, le plus " singulier, le plus romantique, le plus poétique " parmi tous les personnages que vous avez tirés de " votre sein!"

Cela est toujours du Beaudelaire, que nous ne cesserons de citer, tant qu'il s'agira de la Poésie moderne; car il est un chef de cette pléiade d'esprits hardis, qui, laissant les vieux sentiers, battus et rebattus, de la tradition, ont découvert la voie de l'avenir et y ont fait les premiers pas.

Les romanciers y sont déjà courageusement engagés, depuis Balzac, dans ce chemin rude mais assuré: par les Flaubert, les Daudet, les Zola, nous voyons à quel degré de puissance et de vérité peut mener cette méthode réaliste, *matter of fact* dirons-nous, pour nous glorifier d'une épithète qu'on jette à notre siècle comme une insulte.

Les poètes ont suivi la même voie, par Gautier, Banville, Beaudelaire, Sully-Prudhomme, Coppée, et par Hugo lui-même, malgré l'essor mystique de son indomptable génie.

Enfin la pléiade plus jeune, née depuis 1870, conti-

nue bravement l'œuvre de ses devanciers. Nous ne citerons encore aucun nom nouveau, nous réservant d'analyser un jour le talent des plus forts, dans des études particulières. Ce qu'on en peut dire dès maintenant, c'est que, pour être jeunes, ces poètes n'en sont pas moins très habiles et pleins de hardiesse. Ce qui vaut encore mieux, c'est qu'ils sont remplis de foi en leur art et en l'avenir.

Et nous pleurons encore en écrivant nos vers! s'est écrié l'un d'entre eux, et l'on devine que ce n'est pas une figure poétique, à la lecture de ces strophes passionnées, trempées dans la rosée du matin, étincelantes de couleur.

Leur mot de ralliement, ils l'ont déjà inventé, et jeté, à pleins poumons, à tous les échos, sans s'occuper des grimaces et gesticulations des grammairiens: c'est Modernité! — Un barbarisme, s'écriera-t-on.— Eh! qu'importe, s'il est plus joli que les vieux mots classicisme, romantisme, etc., rimant piteusement à catéchisme. Au moins, Modernité sonne bien à l'oreille; cela rime à Gaîté, cette vertu de la jeune école, et cela rime aussi à Beauté, cet Idéal éternel du Passé, du Présent et de l'Avenir!

Séance du 24 Septembre 1879.

Présidence du Dr. Armand Mercier.

M. le Président invite le Secrétaire à lire le procès-verbal de la réunion du 27 Août. Cette lecture n'étant suivie d'aucune remarque, le procès-verbal est adopté.

M. le Président dit qu'il a fait voir au Dr. Joseph Jones la baguette de bois chinois offerte par M. Burthe. M. le Dr. Jones n'a pas analysé la matière dont elle se compose; il croit qu'elle est faite de bois pourri comprimé et additionné de quelque substance gommeuse.

L'Athénée reçoit deux numéros du Bulletin de l'Agriculture de Montevideo; le Bulletin du Jardin d'Acclimatation de Paris, numéro de Juillet; la Revue politique et littéraire de M. Eugène Yung, contenant entre autres articles intéressants une Etude sur Lamartine due à la plume d'une dame; la vingtième livraison de la *Solidarité* de Genève: ce numéro, comme tous les autres, donne un choix de renseignements sur ce qui se passe d'honorable dans le monde à l'égard des femmes, et sur tout ce qui peut plaider en faveur des droits qu'elles réclament; on y lit les deux nouvelles suivantes, dont l'une a pour nous un intérêt de nationalité, et dont l'autre confirme, par un exemple pris au sommet de la société japonaise, les opinions que l'Athénée cherche à populariser sur l'honorabilité du travail à tous les degrés de l'échelle sociale.

" Le *Simpson College* d'Indianapolis (Illinois), vient de nommer pour son professeur de langue grecque, Mlle Josie Baker, qui, outre le grec qu'elle lit et parle couramment, est familière avec le latin, le français et l'allemand. A l'âge de huit ans, elle avait déjà lu Homère et d'autres auteurs grecs; à quatorze ans elle fit un dictionnaire complet d'une des tragédies de Sophocle. Ajoutons que Mlle Josie Baker n'est encore âgée que de seize ans, et qu'elle est très forte en mathématiques. "—(*The Woman's Journal.*)

" L'impératrice du Japon ayant appris dans sa jeunesse à tisser la soie, vient de faire de ses propres mains deux pièces de damas destinées à des vêtements pour son mari et sa belle-mère. Honorant ainsi l'industrie, cette même impératrice dont le nom est Hareko (Printemps), cherche également à encourager l'étude; elle a dernièrement distribué des prix aux jeunes filles, dans une école, après leur avoir adressé un discours."

M. le Dr. Dell'Orto dit qu'il a parcouru rapidement le compte-rendu d'une conférence faite à Montevideo par notre distingué collègue, M. Sacc, sur l'agriculture combinée avec l'élevage des bestiaux; il se propose de prendre une connaissance plus approfondie de ce travail, et d'exposer à l'Athénée ce qu'il peut contenir d'utile pour la Louisiane.

MM. Turpin et Castellanos donnent quelques explications sur le parcage des moutons au Nord des Etats-Unis.

Le Secrétaire attire l'attention sur une lettre du prince Troubetzkoy insérée dans le Bulletin de la Société d'Acclimatation, et contenant des renseignements très utiles sur l'Eucalyptus amygdalina. Entre autres avantages il possède une force de résistance qui lui permet de supporter un froid de sept degrés et demi centigrades au-dessous de zéro. L'Eucalyptus globulus, à peu d'exceptions près, a péri en Louisiane sous l'action d'un froid de quatre à cinq degrés; il faudrait donc lui substituer l'amygdalina.

M. le Dr. Dell'Orto est prié de vouloir bien prendre connaissance de la lettre du prince Troubetzkoy, et de remettre sur le tapis, en temps opportun, cette question de l'Eucalyptus qui a une importance vitale pour un pays de fièvres comme la Louisiane.

M. Limet propose de rappeler la résolution prescrivant de reproduire en entier les procès-verbaux dans les Comptes-rendus, et fait la motion que désormais le comité de rédaction soit autorisé à ne livrer à la publicité que les parties de chaque procès-verbal qui lui paraîtront dignes de l'attention du lecteur. Cette double proposition est mise aux voix, et est adoptée.

Notre vénéré collègue, M. Stanislas Fournier, envoie le discours prononcé par M. Saunier à la chambre syndicale de l'horlogerie française, à Paris, le 2 Mai 1879. Plusieurs passages de ce discours sont lus par M. le Président; ils contiennent sur l'histoire de l'horlogerie des renseignements intéressants qui occuperont fort bien la place qui leur sera faite dans le journal de l'Athénée.

La séance se termine par la lecture d'une notice du Secrétaire sur Alger.

Chambre Syndicale de l'Horlogerie.

Discours de M. Saunier,

Prononcé à Paris, le 2 Mai 1879.

M. Japy, président de la Chambre syndicale de l'horlogerie, et au nom de cette Chambre, adresse de vifs remerciements à M. J. Simon, qui a bien voulu augmenter l'éclat de notre fête annuelle en lui apportant le concours de sa haute et sympathique parole et le prie d'accepter l'assurance de sa profonde reconnaissance.

Après la lecture du procès-verbal de la séance de l'année dernière par M. Dupin-Varenne, l'un des secrétaires, la parole est donnée à M. Saunier.

Mesdames et Messieurs,

Appelé comme président de la commission des prix à l'honneur de vous présenter quelques considérations sur les concours annuels, où nous convoquons, pour les récompenser, les ouvriers et les apprentis, j'ai laissé une partie de ma tâche à un collègue, et je vais me contenter de glaner quelques épis dans le champ dont je n'ai pas à vous présenter la moisson complète.

Les fêtes comme celle-ci doivent être la glorification des hommes utiles; car le travail, sous toutes ses formes, est la loi des civilisations modernes. C'est par le travail que l'homme perfectionne son intelligence, qu'il assouplit et rend plus forts ses organes matériels; c'est par le travail qu'il devient un membre utile de la ruche humaine et qu'il remplit envers la société les devoirs que lui crée la sécurité qu'elle lui assure.

Pourquoi donc cette sainte loi du travail a-t-elle été si longtemps méconnue ?

C'est parce que trop souvent le labeur était la condition du serf ou de l'esclave; que ce travail n'était qu'un acte corporel imposé. L'*âme* qui l'aurait animé de son souffle divin lui manquait, l'âme de l'homme libre.

Ah! messieurs, n'oublions jamais que les nations énergiques sont des nations laborieuses et que dans notre noble pays gaulois, le travail a été toujours libre, sinon dans la totalité du territoire, du moins dans plusieurs de ses parties. Nous entendons par travail libre, celui de l'ouvrier pouvant changer de patron et débattre le prix de son labeur.

Et c'est ce fait qui explique pourquoi dès l'assimilation romaine nous trouvons citées des industries gauloises, égales et quelques-unes supérieures aux industries cependant si avancées de Rome et de la Grèce, mais exercées par des esclaves.

C'est cette ardeur au travail qui a fait notre force dans le passé, comme elle va refaire notre puissance dans l'avenir, et nous justifierons encore une fois cette parole d'un auteur étranger: "Aux jours les plus sombres de son histoire, cette race, dit-il, s'est toujours relevée par son courage dans la guerre, ou par son labeur dans la paix."

C'est pour conserver dans leur plénitude ces précieuses qualités, c'est pour en augmenter la valeur et l'énergie dans notre génération de travailleurs, les ouvriers et les apprentis du présent, qui seront les maîtres de l'avenir, que nous leur offrons aujourd'hui des récompenses, trop modestes à notre gré.

Surtout qu'ils n'oublient jamais, après leurs succès actuels, que c'est par l'instruction, et nous espérons la mettre bientôt largement à leur portée, qu'on s'élève constamment dans l'ordre social.

Qu'ils s'instruisent non-seulement des choses du métier, mais aussi de l'histoire de leur profession; ils y trouveront de justes sujets d'orgueil, au point de vue de l'art, et de nobles exemples à imiter.

L'apparition des premières montres en France date de François 1er, et leur ensemble arriva promptement à une grande perfection. C'est à l'époque des Valois que cette industrie fut à son apogée. On rencontre encore aujourd'hui beaucoup de petites montres du temps en formes de fleurs, de fruits, de croix, de pendants d'oreilles, admirablement exécutées, si l'on a égard à la pénurie des moyens de fabrication.

Nos ouvriers, véritables artistes, étaient alors les premiers du monde.

Le principal centre de production était placé à Blois; et, relativement au temps et au nombre de ceux qu'en langage commercial on appelle des consommateurs, cette fabrique française du moyen âge avait l'importance des grandes et célèbres fabriques du Genève actuel.

Plusieurs noms de la pléiade des artistes de Blois sont restés dans l'histoire, et nous citerons plus particulièrement parmi eux la famille Cuper, dont le dernier descendant horloger est mort il y a peu d'années. Cette famille a exercé l'art de l'horlogerie sans interruption et avec une grande notoriété durant environ 300 ans.

Messieurs, les dynasties industrielles comme celle-ci sont des gloires pour notre pays; mais malheureusement il ne sait pas assez les mettre en évidence.

Au moyen âge, si la France était à la tête de l'industrie de l'horlogerie, comment a-t-elle pu déchoir de ce haut rang ?

Hélas! messieurs, le travail veut la paix et la sécurité, et les guerres religieuses désorganisèrent notre industrie; la révocation de l'édit de Nantes lui porta le dernier coup.

C'est du département où je suis né que s'expatria le fondateur de la fabrique de montres de Genève. Il était de la famille (peut-être le frère ou le fils) de l'horloger de Henri IV.

Un siècle de décadence s'ensuivit; mais si notre puissance industrielle déclina, il n'en fut pas de même du génie national. Il continua à enfanter de grands horlogers, tout à la fois savants et artistes, à la tête desquels nous devons placer Julien Leroy et surtout son fils Pierre Leroy, les deux hommes qui ont le plus contribué aux progrès de notre art dans le siècle dernier.

Je suis au nombre de ceux qui ont travaillé à remettre en lumière la renommée de Pierre Leroy, que des rivaux impuissants et jaloux, mais bien protégés, avaient réussi à obscurcir.

Permettez-moi de m'arrêter un peu sur lui; la vie de Pierre Leroy est un exemple que nos lauréats ne sauraient trop admirer.

Vingt ans il travailla sans relâche, sans se décourager, à la création de cette merveille de la science et de l'industrie, qu'on appelle le chronomètre ou horloge marine. Il posa les bases et les lois de la chronométrie moderne, et c'est sur ces lois, à peine élargies par l'observation de faits que ne pouvait connaître Pierre Leroy, qu'elle repose encore aujourd'hui.

Ironie du sort! Eh bien, ce savant artiste, qui égale au moins, s'il ne les surpasse, les horlogers et les inventeurs les plus renommés des pays étrangers, est à peine connu d'un petit nombre de Français. Cherchez son nom au milieu des fastueuses inscriptions qui se déroulent aux frises de nos palais des expositions, ou dans les salles de nos musées industriels, vous ne le trouverez pas!

Le siècle dernier se clôt sur quatre noms d'horlogers :

Lepaute, le fondateur d'une dynastie d'artistes ;

Breguet, à l'aurore de sa grande carrière ;

Frédéric Japy, fondant un modeste établissement, dont il ne prévoyait guère la puissante extension ;

Et enfin Caron de Beaumarchais et Voltaire, que vous ne soupçonniez pas d'être un des nôtres.

L'auteur du *Mariage de Figaro* était un fort habile praticien ; il disputa chaudement à un confrère l'invention d'un échappement nouveau. Nos auditeurs non horlogers ont compris tout de suite qu'échappement vient d'*échapper*. Devenu grand personnage et admis à la cour, Beaumarchais ne pratiqua plus qu'un seul genre d'échappement, pour lequel, vous allez le deviner, il ne réclama pas de brevet : c'était de laisser choir, en se récriant sur sa maladresse, les montres que les grands seigneurs, pour l'humilier, venaient le prier d'examiner.

L'histoire affirme que, lorsqu'il eut produit deux ou trois *échappements* de cette sorte, les seigneurs ne lui demandèrent plus de consultations.

Quant à Voltaire, il avait fondé, en y mettant un prodigieux dévouement, un centre d'industrie horlogère important dans le pays de Gex. Voici quelques extraits de sa correspondance ; ils nous présentent sous un aspect tout à fait original et curieux ce singulier marchand de montres.

" Les ouvriers que j'ai établis à Ferney travaillent pour les horlogers de Paris, qui mettent hardiment leurs noms sur les montres qui se font chez moi."

Au chevalier de Lisle, il écrit :

" Vous aurez pour dix-huit louis une excellente montre qui vous en coûtera quarante à Paris. Donnez-moi des ordres, vous serez servi. Vous aurez de très belles montres et de mauvais vers quand il vous plaira."

....

Après la mort de Voltaire, les tracasseries d'une inepte administration ruinèrent son œuvre, et sa colonie d'horlogers se dispersa.

Je bornerai à cette courte notice ce que j'avais à vous dire de l'horlogerie ancienne, me réservant pour l'année prochaine, si nous nous retrouvons ici, de vous présenter un tableau plus vivant, plus complet, de l'histoire et des procédés de l'horlogerie moderne, dont, par anticipation, voici une petite statistique.

M. Saunier donne alors brièvement le chiffre total et énorme des montres et pendules fabriquées chaque année en Suisse, France, Angleterre et Etats-Unis, pour être dispersées ensuite aux quatre coins du globe, et ajoute malicieusement : " Heureusement que beaucoup n'en reviennent pas ! " L'exagération de la production, dit-il, n'a jamais amené l'exagération de la qualité ; et il reprend :

Je viens de trouver une transition toute naturelle pour vous parler de l'Ecole que nous voulons fonder, en disant à nos jeunes lauréats : Travaillez énergiquement, car vous pouvez être certains, d'après les explications que je viens de donner, que les malades à remettre en état de marcher ne vous manqueront pas.

Et vous, les amis du progrès, de l'exactitude, aidez à la fondation de notre œuvre. Ne travaillons-nous pas dans l'intérêt de tous, quand nous venons vous dire, sous une forme qui, pour être plaisante, n'en fait que mieux ressortir le grand résultat à obtenir : Aidez-nous, aidez-nous à augmenter le nombre des *bons médecins chronométriques*.

Messieurs, je comprends votre légitime impatience d'entendre l'éminent écrivain, l'orateur accompli devant lequel je n'ai pris la parole qu'en tremblant, et je termine par un récit simple et touchant et qui me servira de conclusion.

A dix-huit ans, et orphelin, un jeune apprenti horger était parvenu, à force de courage, à subvenir à ses besoins et à ceux d'une jeune sœur.

Appelé, à la suite d'un travail qu'il avait accompli, à en recevoir la récompense en séance publique, on lui remit une couronne.

Rouge de joie, tout ému, debout, il marche d'un œil inquiet dans l'assistance, et, apercevant son vieux maître d'apprentissage, l'aborde et lui dit : Vous êtes mon père intellectuel et industriel, c'est à vous que je dois d'être un membre utile de la société ; cette couronne vous appartient, et, la lui posant sur les genoux, il l'embrasse avec effusion.

Je n'ajouterai rien ; ce récit porte son enseignement avec lui. Et vous, nos jeunes lauréats et amis, souvenez-vous que l'on s'honore par le respect que l'on porte aux maîtres qui nous ont guidés, et que si la reconnaissance est lourde aux égoïstes, elle est la vertu des nobles âmes et des cœurs bien placés.

Cet apprenti, à qui sa bonne action porta bonheur, vous le connaissez tous de nom, c'était le célèbre Abraham Breguet.

Alger. — La Casbah.

M. le Dr. Alfred Mercier.—

Les livrets ou guides officiels des voyageurs, ainsi que les affiches des compagnies maritimes de la Méditerranée, annoncent que la durée moyenne de la traversée entre Marseille et Alger est de trente trois heures ; c'est possible : quant à moi, les deux fois que j'ai fait le voyage je n'ai pas mis moins de trente-six heures. Du reste, pour qui arrive d'Amérique cette course de Marseille à Alger est moins que rien : quitter la cannebière le samedi soir et déjeûner le lundi en Afrique, c'est une simple promenade. Cette petite distance entre la France et sa colonie, est pour l'une et l'autre d'un avantage considérable et facile à apprécier.

L'aspect d'Alger vu de la mer, est charmant. La ville est en amphithéâtre ; ses maisons blanches contrastent avec le fond tantôt vert, tantôt rouge, de la montagne sur laquelle elles sont bâties, tandis que les roches noirâtres du rivage sont baignées, à leur base, par une mer transparente et d'un beau bleu d'indigo. Quand on descend sur le quai et que l'on pénètre dans les rues, les Arabes attirent tout d'abord l'attention. Ils ressemblent pour le teint les uns à nos mulâtres clairs, les autres à nos griffes, quelques uns à nos Indiens. Ils sont sveltes et ont les traits fins. Beaucoup d'entre eux sont vêtus d'une culotte ou plutôt d'un large caleçon bouffant qui s'arrête aux genoux ; le haut du corps est couvert d'une espèce de blouse blanche qui descend jusqu'aux jarrets et ressemble passablement à une grande chemise de nuit. Les jambes et les pieds sont nus ; la tête est coiffée

d'une petite calote rouge. Le matin, de bonne heure, quand on les voit venir de loin, on dirait vraiment des gens qui sortent du lit. Les hommes ainsi accoutrés sont ceux qui se livrent aux travaux manuels. D'autres drapés majestueusement dans le burnous blanc et chaussés de pantoufles rouges, ou vertes, ou jaunes, se promènent comme des rentiers. Il y a des Arabes dont la peau est parfaitement blanche. Les ancêtres des uns et des autres venaient de contrées où ces différences dans la coloration du teint sont tranchées; ainsi les Arabes de l'Arménie et de la Syrie sont presque blonds, tandis que ceux de l'Yémen et du pays de Mascate sont basanés. Il n'est pas rare de voir, parmi les jeunes gens qui ont passé vingt ans, des figures imberbes; cette absence de barbe, jointe à des traits arrondis et délicats, donne à certains visages une apparence singulièrement féminine.

Alger se divise en ville basse et ville haute. La ville d'en bas est vraiment française, française par ses constructions et les marchandises qui emplissent les magasins. Toutes les enseignes sont en français; à chaque pas on entend parler cette langue. Malgré les Arabes que l'on voit circuler de tous côtés, quelqu'un qui débarquerait à Alger, sans savoir où il est, dirait certainement qu'il entre dans une ville française.

Les constructions de la ville inférieure sont très belles; par leur solidité, leur hauteur et leur élégance elles peuvent rivaliser avec celles des grandes villes de la France. La pierre qui sert à les bâtir est d'une jolie couleur blanche, légèrement jaune, d'un grain fin, serré, résistant.

Pour peu que l'on ait voyagé, on n'est jamais embarrassé; arrivé dans une ville quelconque, dès qu'on a fait choix d'un logement, on sort, on enfile la première rue qui se présente et l'on circule à l'aventure. C'est du moins ma manière de faire. Ce n'est peut-être pas la meilleure; à coup sûr, elle n'est pas méthodique, et vous expose à perdre du temps. Mais, en revanche, elle a le charme de l'imprévu; par les surprises qu'elle ménage, elle produit des impressions plus vives. A peine donc avais-je déposé mon petit bagage dans un hôtel situé sur la Place du Gouvernement, à côté d'une mosquée qui est restée là comme un témoin solitaire du passé, que je redescendis pour entreprendre ma première tournée. J'arrivais à point pour faire connaissance avec le *sirocco*, ce vent du désert, ce fameux vent chaud du Sud sur le compte duquel ont été écrites tant de pages, les unes vraies, les autres au moins exagérées. Quand je dis que j'arrivais juste à temps pour faire connaissance avec lui, je m'exprime mal; je le connaissais, vous le connaissez tous: c'est notre vent de Sud-Est, ce vent lourd, chaud, accablant, que nous envoient les pampas de l'Amérique Méridionale. Certes, c'est un visiteur incommode; il change les maisons en étuves et relâche toutes les articulations. Mais enfin, avec un peu d'énergie, on le supporte et on n'en vaque pas moins à ses occupations. Pour les récoltes de l'Algérie, c'est, dans certaines circonstances, l'ennemi le plus redoutable; lorsqu'il souffle, s'il est sec, le fruit ou le grain est desséché dans sa fleur, la moisson est anéantie. Mais ce même vent, quand il est chargé de vapeur d'eau, comme il l'était le jour de mon arrivée à Alger, devient bienfaisant. En effet, au printemps, saison des pluies, il est humide et favorise la végétation. Aussi, un des grands résultats que M. le commandant Roudaire se propose d'obtenir en créant, ou plutôt en rétablissant une mer saharienne, est-il de donner au *sirocco*, au moyen d'une vaste surface d'évaporation, une humidité constante qui en ferait un ami effectif de l'agriculture algérienne.

Chemin faisant, je rencontrai des Européens qui couraient à leurs affaires, et des Arabes de tout âge qui faisaient la sieste, les uns couchés sur des bancs, les autres étendus à plat ventre dans les rues, à l'ombre, sans couverture, sur la poussière. Les Arabes de la basse classe paraissent être amis de la poussière; même éveillés, ils s'y asseyent ou s'y couchent comme sur un tapis; on dirait qu'ils sont familiarisés avec elle, comme nos dames avec la poudre de riz. Des femmes voilées et vêtues tout de blanc, passèrent silencieusement à travers la foule, me rappelant, moins la légèreté et la grâce, les nonnes que Bertram, dans l'opéra de Robert le Diable, évoque de leurs sépulcres, au milieu des ruines de l'abbaye de Ste-Rosalie. On ne voyait que les arcades sourcilières, les yeux et la racine du nez. Elles portaient de larges pantalons de grosse mousseline, qui semblaient gêner leur marche; un grand voile leur tombait jusqu'aux chevilles, cachant leurs cheveux, leur cou, leur poitrine, leur taille, tout enfin ce qui distingue le corps de la femme et en fait la beauté. Elles n'avaient point de bas; leurs souliers, découverts mais grossièrement faits, laissaient voir leurs pieds sans rien avoir qui pût les embellir. Ce costume mystérieux et despotique a souvent enflammé l'imagination des poètes, et leur a fait voir en esprit ce qu'il cachait ou ne cachait pas. Il n'a vraiment rien de gracieux, rien de distingué, tel du moins que je l'ai vu dans les rues d'Alger.

La *casbah*, ou ville haute, est le véritable Alger des Arabes, l'Alger d'autrefois dont les traits caratéristiques sont encore assez prononcés pour que l'on puisse se faire une idée de ce qu'était ce nid de pirates lorsque les Français s'en emparèrent. Comme c'est différent de tout ce que nous sommes habitués à voir en Amérique! C'est une vraie ruche en pierre bâtie sur la pente d'un mont passablement abrupte, le mont Bouzaréa. Toutes les maisons se touchent; elles sont pour ainsi dire soudées, les unes aux autres, et souvent la rue (si cela peut s'appeler une rue) est si étroite qu'il suffit d'étendre les bras pour en mesurer la largeur. Il y a même telles ruelles où deux hommes ne peuvent pas passer de front, et les étages supérieurs des maisons y font une saillie si prononcée, que c'est à peine si le passant peut entrevoir un filet bleu du ciel; quelquefois même la vue de la voûte céleste est complètement interceptée. Certaines rues ont une déclivité si raide, qu'il serait impossible de les gravir si elles n'étaient découpées en escaliers et pavées. Comme j'en montais une, je rencontrai sept hommes occupés à faire grimper une barrique de vin sur les gradins de pierre; ils suaient sang et eau. Ils avaient de grosses cales en bois, qu'ils mettaient sous la pièce après chaque poussée. Heureusement pour eux et les piétons, le tonneau ne s'échappa point; on se figure quels épouvantables dégâts sa chute eût produits.

C'est en parcourant ce polypier humain, que l'on a la preuve la plus frappante de la substitution du peu-

ple vainqueur au peuple vaincu: dans tous les trous les plus étroits et les plus obscurs, on aperçoit des Français et des Françaises; la famille française s'y est constituée, elle vit côte à côte avec les Arabes qui sont restés.

Les appartements, dans la Casbah, sont d'une petitesse extrême; il y a des boutiques qui sont de simples niches. Un soir, je passai devant une épicerie d'une capacité à peine supérieure à celle d'un cabinet; elle était bondée de marchandises; le plafond, à hauteur d'homme, disparaissait sous une constellation d'objets de toutes sortes accrochés à des clous. Au centre de ce capharnaüm un juif se tenait debout, ayant juste assez de place pour pivoter sur ses talons. Pour lui acheter quelque chose il fallait, de la rue étant, nommer l'article désiré, ou le montrer du doigt. Dans le voisinage un forgeron frappait sur son enclume, dans une pièce dont un ours, habitué à avoir ses aises, eût hésité à faire son gîte. En traversant une place publique qui parait avoir été faite en pratiquant une trouée dans un pâté d'anciennes maisons, j'aperçus un marchand de cannes si drôlement logé que je ne pus m'empêcher de rire: il était casé dans l'embrasure d'une vieille fenêtre dont on avait muré le fond. Quand, pour travailler son bois, il le fixait horizontalement dans les mâchoires de son étau, la moitié du bâton sortait de la boutique.

Les portes des maisons de la Casbah sont en général à peine plus hautes qu'un homme de taille ordinaire. Solides, épaisses, souvent bardées de fer, munies de grosses serrures, elles ont une physionomie lugubre qui rappelle la prison. Cependant, il y en a de gracieusement sculptées. Elles conduisent à des vestibules revêtus de faïences coloriées et vernissées qui ont un air de propreté et de fraîcheur d'un effet très agréable, surtout quand on y pénètre au moment de la grande chaleur du jour. Les parois de ces entrées sont divisées par des colonnettes, dans l'intervalle desquelles on peut s'asseoir sur la pierre ou le marbre. J'admirais un de ces vestibules, quand une bonne vieille femme, qui parlait italien, m'invita poliment à entrer. Quelques pas me conduisirent dans une cour carrée bordée d'arcades à ogives; elle était occupée par un atelier de cordonnerie; des ouvriers y travaillaient en plein air, à l'ombre, sous un ciel admirablement pur. C'est là qu'autrefois les visiteurs arabes s'asseyaient, en attendant que le maître de la maison donnât l'ordre de les faire monter dans ses appartements.

Un matin, de bonne heure, je m'engageai au hasard dans un des quartiers les moins fréquentés de la Casbah. Je finis par m'égarer dans une ruelle tortueuse, presque à pic, entièrement déserte. Un être vivant s'offrit enfin à ma vue; c'était un petit âne chargé d'un panier double ressemblant à deux grands entonnoirs. Tout en gravissant lentement l'étroite voie, il déjeûnait de ce qu'il trouvait dans les ordures entassées au pied des murs. Après ce baudet en vint un autre, puis un troisième, et une voix d'homme se fit entendre.

Des enfants en haillons, chétifs, sales, nu-pieds, poudreux, étaient groupés au bas d'une porte, ne différant pas beaucoup, dans leur malpropreté, du tas d'immondices qui leur faisait face. Un marmot d'un an était assis au milieu du passage. L'Arabe qui suivait les ânes, interpella les enfants d'une voix en apparence irritée. Comprenant qu'il leur reprochait de laisser ainsi leur petit camarade sous les pieds de ses bêtes, je ne pensai plus à la saleté du bambin, et le pris doucement sous les aisselles pour le mettre à l'écart. Mais l'Arabe le saisissant à peu près comme on prend un paquet de guenilles, le jeta plutôt qu'il ne le posa au milieu des autres. Il parait que c'est la manière habituelle chez ces braves gens de traiter les enfants; car le petit ne pleura pas, ses camarades ne dirent rien, et l'homme continua tranquillement son chemin. Du reste, il ne faut pas toujours prendre à la lettre l'emportement et la brusquerie de ces Arabes; souvent, quand ils discutent dans les rues, ils crient comme des possédés et gesticulent avec une animation qui ferait croire qu'ils vont se battre. Tout-à-coup ils se taisent, et tournent une cigarette dans le plus grand calme.

Le soir la Casbah présente, dans certains quartiers, un aspect tout différent de celui de la journée. Les ruelles, ou, pour parler plus exactement, les défilés habités par les Mauresques qui exercent le triste métier de courtisanes, sont encombrés de zouaves et de turcos. Les demeures de ces malheureuses femmes s'ouvrent sur la rue; quand les portes sont fermées, un grand guichet à barreaux de fer permet de voir, en passant, le vestibule ou l'anti-chambre dans laquelle se tiennent les Mauresques brillamment vêtues. Elles ont une réputation de beauté; on les vante pour la blancheur de leur teint et leurs yeux noirs.

Les rues principales de la Casbah sont éclairées au gaz; les ruelles sont plongées, dès que vient la nuit, dans une obscurité qui n'a rien de rassurant; quelques-unes ont une véritable physionomie de coupe-gorges. L'air ne circule pas librement dans ce labyrinthe; il y a même des couloirs sinueux où il ne pénêtre guère, il y est remplacé par des vapeurs chaudes et nauséabondes. Il va de soi, que, dans un pareil milieu, la chlorose et l'anémie se rencontrent à chaque pas; des visages d'enfants pâles et bouffis, empreints de cette tristesse hébêtée que le mal-être chronique grave sur les traits, affligent le regard du voyageur, surtout si, dans le même moment où ils s'offrent à sa vue, il pense aux joues fermes et rosées des petits Parisiens jouant et courant, fous de gaîté, dans les jardins publics.

L'Administration française a déjà modifié la Casbah, en ouvrant des rues plus larges et en créant des places publiques. Un jour viendra où elle aura depecé ce quartier dans tous les sens, comme elle a fait dans le bas de la ville; alors Alger sera, dans toute son étendue, un des plus jolis centres de la civilisation moderne. Déjà un grand nombre d'Anglais et de Russes viennent y passer la saison d'hiver; la quantité d'argent qu'ils y apportent est assez importante pour pouvoir être considérée comme un des éléments de la richesse du pays. Alger est indiqué par les médecins comme une station favorable pour les affections de poitrine. L'hiver y est très doux; les chaleurs de l'été n'y sont pas insupportables, si j'en juge d'après ma propre expérience. Pendant le temps que j'y passai en juin et juillet, la température ne s'éleva pas au-dessus de 30 degrés centigrades, 86 Farenheit; c'est la chaleur qu'en général nous avons ici en septembre. Les nuits y sont délicieuses; le ciel est si

resplendissant et la brise si agréable, que l'on quitte à regret la promenade qui longe la mer, pour se livrer au sommeil.

La Place du Gouvernement, où convergent les mouvements principaux de la ville, fait face à la mer et domine le port. On y prend des tramways qui traversent la banlieue à l'Est et à l'Ouest, et conduisent dans la campagne en suivant la ligne du rivage. Là encore, sur tout le parcours de ces voitures, on constate l'empreinte française; on se croirait en France, en lisant les enseignes des magasins, des entrepôts, des boutiques, des auberges qui bordent la route. Le chemin est sillonné de charrettes conduites par des rouliers, dont le vêtement et les allures vous rappellent ceux des environs de Marseille et de Lyon. L'Arabe, que l'on rencontre aussi à chaque pas, n'occupe plus que le second rang; on sent qu'un autre peuple a pris la première place, et tout vous dit que la prise de possession de ce nouveau venu est solidement établie.

Le manque d'eau est le côté faible d'Alger et de ses environs; mais là où elle se trouve en quantité suffisante, la végétation est vigoureuse et riche. On en a un exemple frappant au Jardin d'Essai de Mustapha, petit village situé à quatre kilomètres d'Alger. En entrant dans ce beau jardin, on se trouve dans une allée de platanes au pied desquels coule un ruisseau. Le développement de ces arbres en hauteur et en largeur, est extraordinaire; je croyais avoir vu les plus beaux platanes du monde à la promenade de Perpignan: je reconnus mon erreur, en contemplant ceux de Mustapha. Sont-ils surpassés par les platanes du Bosphore dont les voyageurs parlent tous avec tant d'enthousiasme? c'est possible; mais la différence ne saurait être bien grande.

Quoique l'Algérie soit un pays de montagnes et la Louisiane un pays de plaines, il y a entre les deux contrées, sous plusieurs rapports, des analogies qu'il serait utile de faire ressortir; ces ressemblances se remarquent non-seulement dans les choses, mais aussi parmi les personnes. Leur étude pourra nous conduire à poser quelques questions d'hygiène et d'acclimatation, dont la solution intéresse aussi bien l'avenir de la population louisianaise que celui de la société franco-algérienne. Le sujet est digne de l'attention de l'Athénée; si vous voulez bien le permettre, je le poserai devant vous dans une prochaine causerie.

Séance du 8 Octobre 1879.

Présidence du Dr. Armand Mercier.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la séance du 24 Septembre, l'Assemblée prend connaissance d'une lettre qui lui est adressée par une dame pour demander comme une faveur, si le manuscrit envoyé par elle au Secrétaire est jugé digne d'être inséré dans les Comptes-rendus, que son travail soit signé seulement des initiales L. A. "Je désirerais, il est vrai, dit-elle, que ce petit travail sur l'éducation fût publié, et que l'on sût que c'est l'œuvre d'une Louisianaise; mais il est si peu dans nos usages que les dames tiennent la plume, qu'il me serait fort agréable que l'Athénée m'accordât le privilége de mettre seulement Mme L. A."

L'auteur de la lettre la signe et donne son adresse.

Après une courte délibération, l'Assemblée décide que du moment qu'une personne, en offrant un manuscrit à l'Athénée, fait connaître son nom, elle a satisfait aux Réglements, et que, par conséquent, si le travail de cette dame est destiné à être inséré dans les Comptes-rendus, les initiales de l'auteur suffiront.

M. le Dr. E. A. de Cailhol, membre correspondant de St-Louis, écrit pour demander que lecture soit donnée d'une note rédigée par lui sur un nouvel emploi de l'azotite d'amyle.

M. le Président émet l'avis qu'avant de procéder à la lecture des deux manuscrits dont il vient d'être fait mention, l'Assemblée règle plusieurs questions se rattachant au concours de cette année. Il y a d'abord, dit-il, celle des mentions honorables. On a généralement regretté, à ce qu'il parait, que l'Athénée n'eût pas accordé ce genre de récompense l'an dernier. Je crois, en effet, qu'il serait bon de reconnaître publiquement le mérite des compositions qui suivront de près celles auxquelles le prix aura été décerné; d'autant plus que cette fois il n'y a qu'une médaille pour chaque classe de concurrents.

Sur motion de M. le Dr. Turpin, il est résolu que le jury d'examen pourra proposer, pour chaque classe de concurrents, une, deux ou trois mentions honorables, selon qu'il le jugera convenable.

M. le Président.—"Je mets en délibération un autre point très important. Que doit-on faire des manuscrits qui n'auront pas obtenu les prix? devons-nous, comme au premier concours, les anéantir? j'invite tous les membres présents à donner leur avis."

Après avoir pesé toutes les considérations favorables ou contraires à la conservation de tous les manuscrits, l'Assemblée adopte la proposition faite par M. Fréret,—que les manuscrits des lauréats et des concurrents mentionnés honorablement, soient seuls conservés.

M. Limet propose que M. le Président nomme un comité de douze membres pour examiner les manuscrits. Cette motion est adoptée.

Motion est faite aussi que M. le Président nomme un comité d'arrangements composé de cinq membres; un comité des médailles, trois membres; un comité d'invitations, six membres; un comité de réception, deux membres. Adoptée.

M. le Président pense qu'il serait convenable, à l'occasion de la solennité du concours, de nommer un orateur du jour. L'Assemblée partage cette opinion. M. le Dr. Turpin propose M. Limet pour cette mission. La nomination de l'orateur est remise à la prochaine séance.

Lecture est donnée du manuscrit de M. de Cailhol sur "l'Azotite d'amyle" et de celui de Mme. L. A., sur "l'Instruction primaire."

L'Athénée s'étant occupé plusieurs fois de questions relatives à la culture du ver à soie en Louisiane, apprend avec intérêt que M. le Dr. J. U. Ball, d'Ouest Feliciana, consacre ses soins, depuis plusieurs années, à l'élevage du ver à soie et qu'il se dit très satisfait des résultats obtenus jusqu'ici. M. le Dr. Ball n'a encore fait que des expériences; mais il est convaincu que ce genre d'industrie pourrait s'établir parmi nous sur une grande échelle et d'une manière stable. Il annonce, dans une lettre adressée à un

journal, que M. L. S. Crozier, de Marseille, qui a planté un grand nombre de mûriers à Silkville, dans le Kansas, se propose d'en introduire la culture dans la paroisse d'Ouest Feliciana.

M. Limet rappelle que l'*Abeille* a publié une lettre de M. Crozier sur la sériciculture.

M. le Dr. Turpin dit qu'il a eu l'occasion de causer avec M. John Rocchi qui s'est beaucoup occupé autrefois de sériciculture. M. Rocchi diffère de M. Crozier sur plusieurs points; M. le Dr. Turpin doit le revoir et reprendre leur entretien sur l'élevage du ver à soie en Louisiane.

M. Fréret.—Il y a longtemps que l'on a commencé à s'occuper du ver à soie en Louisiane. M. Robin, le père du pharmacien que vous connaissez tous, en avait fait une étude particulière; il est possible qu'il ait laissé des écrits sur cette matière, et peut-être y trouverait-on à puiser des renseignements précieux. M. le Dr. Castellanos pourra mieux que personne prendre des informations à cet égard, et nous éclairer.

La séance est levée.

Nouvel emploi de l'Azotite d'Amyle.

PAR LE DR. E. A. DE CAILHOL, DE ST-LOUIS (MO.)

En communiquant aux membres de l'Athénée de la Nouvelle-Orléans le résultat de la nouvelle application que je viens de faire de l'azotite d'amyle, mon intention n'est pas d'entrer dans des détails par trop techniques, qui fatigueraient peut-être ceux de nos collègues qui n'appartiennent pas au corps médical. J'arriverai succinctement à mon but, qui est de le faire connaître, pour le mettre ainsi à la disposition de toute personne un peu intelligente, qui pourrait se trouver en présence de cas semblables à ceux où il m'est venu à l'idée de l'employer moi-même.

Mes confrères en médecine savent que ce produit chimique est tiré de l'alcool amylique, lequel est obtenu par la fermentation de la pomme de terre.

L'azotite d'amyle (amyl nitris) ou, en anglais, nitrite of amyl, est un liquide jaunâtre éthéré, dont l'odeur n'est pas du tout désagréable; quelques-uns de mes malades sur lesquels je l'ai appliqué, le comparent à *l'essence de la banane.* C'est un agent excessivement puissant sur les vaisseaux sanguins; dans quelques circonstances il m'a permis de rappeler l'existence prête à s'éteindre chez des sujets soumis à l'influence du chloroforme. Je l'ai aussi et très fréquemment employé pour arrêter instantanément les accès de froid, auxquels sont sujets les malades atteints de fièvres intermittentes; pour calmer l'asthme, améliorer la condition des femmes hystériques souffrant de maux de tête nerveux; dans la chorée, dans les convulsions, même dans l'éclampsie puerpérale; mais surtout dans les syncopes.

A l'aide de trois à cinq gouttes répandues sur un morceau de linge quelconque, placé sous le nez d'un malade, dans des circonstances comme celles auxquelles il vient d'être fait allusion, le praticien a la satisfaction de voir son malade revenir à son état normal pour un temps plus ou moins long, ce qui lui permet alors d'appliquer telle ou telle médication, suivant l'exigence du cas.

Le mois passé, je traitais une jeune femme de 22 ans, atteinte de cancer à l'estomac. Dès le début de mon traitement, j'avais annoncé au mari et aux autres membres de la famille, que le cas ne laissait aucune chance de guérison; que tout ce que je pouvais faire serait de calmer les souffrances de cette jeune mère et de prolonger son existence d'un nombre de jours indéterminé.

On me pria de le faire; je la fis vivre six semaines de plus que mes prévisions, par l'alimentation rectale. Finalement le moment fatal arriva. Appelé ce jour-là à 10 heures du matin, je vis qu'il n'y avait plus le moindre espoir; tous les symptômes de la mort étaient présents; j'annonçai la triste nouvelle à la famille disant que la pauvre malade n'avait plus que deux heures à vivre. On envoya chercher le ministre de Dieu, mais on me supplia de rester auprès d'elle jusqu'à la fin. C'est alors qu'il me vint à l'idée d'essayer de l'azotite d'amyle pour en étudier la puissance. Toutes les deux heures je lui en donnai 3 à 4 gouttes en inhalation sur son mouchoir; aussitôt l'artère radiale recommençait à battre, la figure se colorait et la malade recommençait à parler. Je lui prolongeai ainsi l'existence jusqu'à neuf heures du soir, moment où, après m'avoir bien remercié pour mes soins et fait ses adieux à tous les assistants, elle cessa de vivre.

Il y a trois jours je fus appelé en consultation pour un aussi mauvais cas. Un confrère qui s'était fait illusion sur la nature de la maladie qu'il avait à traiter, voyant à la fin son malade au plus bas, me fit appeler. Je n'eus qu'à constater l'agonie qui commençait. Désespoir de la famille; puis la remarque matérialiste de l'un des membres qui s'écria: "Si nous avions su cela! on lui aurait au moins fait faire son testament."—"Envoyez, dis-je, chercher le notaire de suite; je prolongerai l'existence du malade assez pour qu'il puisse remplir cette dernière formalité." J'eus de nouveau recours à l'azotite d'amyle, de la même façon et fis vivre le moribond plus de quatre heures encore, ce qui lui permit de dicter son testament devant tous ses témoins assemblés.

Lorsqu'un médecin est appelé à donner ses soins à son semblable pour un cas grave et qu'il le ramène à la santé, la satisfaction qu'il en éprouve le compense grandement des déboires qu'il a pour ceux qu'il perd et de l'ingratitude qu'il subit de la part de certains clients.

Dans les deux cas cités plus haut les deux malades sont morts, mais il m'est au moins resté le repos de ma conscience et l'intime conviction d'avoir fait tout ce que la science me permettait de faire; en outre j'éprouve la satisfaction d'avoir peut-être fait connaître à d'autres praticiens le moyen de prolonger la vie que nous ne pouvons sauver.

En communiquant ces faits aux membres de l'Athénée, j'ai voulu prévoir le cas où quelqu'un de mes collègues, qui n'est pas médecin, se trouverait près d'une personne mourante, et je me suis proposé de lui enseigner comment il pourrait, en l'absence d'un praticien, prolonger un peu, soit pour une cause ou pour une autre, une existence sur le point de s'éteindre; car, il arrive fort souvent que le médecin de famille ne soit pas présent à la dernière heure de son malade.

St-Louis, 1er Octobre 1879.

De l'importance de l'Instruction primaire.

Si, comme nous devons l'espérer, l'intérêt de l'éducation est compté au nombre des grands intérêts de l'humanité, nous ne croyons point inutile de faire quelques remarques sur cet important sujet, bien qu'il ait été déjà souvent traité. Il semble en effet que cette grande question de l'éducation doit être résolue; car nous voyons depuis l'antiquité la plus reculée, qu'elle est la préoccupation constante du législateur; cependant elle est toujours incomplète, elle semble toujours nouvelle, parce qu'elle doit se modifier selon les nécessités de chaque peuple, selon les aspirations intellectuelles et morales de chaque génération.

L'éducation élémentaire suffisante il y a vingt ou trente ans, ne saurait répondre aux besoins de notre époque, où la science dévoile chaque jour à nos yeux de nouvelles merveilles, et nous devons adopter une méthode d'enseignement qui puisse répondre à cet immense désir de savoir, qui s'est emparé de l'humanité. La science n'est plus, comme par le passé, le domaine exclusif de quelques hommes; elle est descendue des hauteurs qu'elle habitait, pour se mettre à la portée de chacun; il y a un degré de lumière pour tous les âges de la vie, et la science peut être présentée aux enfants, sous forme de causeries, de lectures; en leur donnant ainsi les notions élémentaires de chaque chose, on prépare leurs jeunes intelligences aux fortes études des universités.

Les lectures en commun peuvent avoir les plus heureux résultats, lorsqu'elles sont bien dirigées; la communauté d'impressions et d'émotions développe la pensée et appareille les cœurs. La lecture doit être la première étude: bien parler est rare, bien lire est plus rare encore; la pureté de diction ne s'acquiert que par le travail; elle est indispensable aux personnes bien élevées destinées à briller dans le monde.

C'est l'instruction élémentaire du premier âge, qui souvent décide de nos goûts et de notre avenir; c'est dans l'âge des premières perceptions, que nous prenons les habitudes qui ne s'effacent plus de notre esprit; les souvenirs de l'enfance sont ineffaçables; les impressions que nous avons reçues alors, se gravent profondément dans notre mémoire et semblent s'incorporer à notre être. L'intelligence disciplinée de bonne heure, est plus apte qu'une autre à comprendre ce qu'on lui enseigne; il faut accoutumer l'enfant à se rendre compte de ce qu'il voit, de ce qu'il entend; c'est l'instruction élémentaire qui doit former son jugement; de cette première direction dépend toute l'éducation; souvent les défauts qui ne semblent que des enfantillages préparent la bonne ou mauvaise réputation de l'avenir. On ne saurait donc trop réfléchir sur cette vérité: de l'importance de l'instruction primaire.

La première éducation, celle qui forme les sentiments, ne peut être donnée que par la mère, ou, à son défaut, par une femme ayant connu les joies et les soucis de la maternité. Combien ces premières leçons ont d'influence! Il reste toujours dans notre esprit quelque chose de l'esprit de notre mère! que d'hommes illustres ont reconnu devoir ce qu'ils étaient à l'influence maternelle. Bonaparte au sommet de la puissance s'écriait: "l'avenir d'un enfant est l'œuvre de sa mère; c'est à la mienne que je dois d'être ce que je suis." Après cette éducation toute de sentiment, c'est à l'instruction primaire à développer les qualités du cœur et de l'esprit; mais il ne suffit pas d'instruire un enfant, pour le rendre capable de tenir une place honorable dans le monde; il faut encore faire pénétrer dans son cœur l'amour du bien, le désir du savoir; il faut en lui donnant des leçons d'histoire, de science, lui apprendre à bien penser, à bien écrire, et, par l'étude des grands écrivains, former son goût et lui faire voir, dans la grammaire, autre chose que des mots, c'est-à-dire la traduction de la pensée, et toutes les nuances de la perfection du langage. Il faut enfin, en dévoilant à ses yeux les splendeurs de la science, lui apprendre à admirer la puissance du divin auteur de toutes choses, et préparer ainsi cette jeune âme à recevoir les saintes croyances de la religion; car nous croyons que l'enseignement ne peut que gagner, en s'appuyant sur les pures et douces doctrines du christianisme, et nul ne saurait nier la salutaire influence de ces dogmes bienfaisant sur l'avenir des hommes.

La solide instruction élève, agrandit le cœur et l'esprit; elle doit nous inspirer le désir d'acquérir de nouvelles connaissances; cette pensée doit sans cesse diriger le professeur, car c'est une œuvre sainte et sacrée, que d'instruire un enfant, d'en faire un citoyen utile, et c'est là le caractère essentiel de toute éducation.

L'éducation ne se borne point, d'ailleurs, aux premières leçons reçues dans l'enfance, c'est l'œuvre de toute la vie; c'est l'aspiration de notre intelligence vers tout ce qui est noble, grand, généreux. A tout âge, dans l'enfance, comme dans la vieillesse, aimons, bénissons l'étude, qui élève notre âme dans une atmosphère de poésie, d'art, de science; qui entr'ouvre à notre esprit les splendeurs de l'infini; et qui en établissant, sur la terre, le règne de l'intelligence, nous a donné le sentiment de notre propre dignité.

L. A.

Le Comte de Murray.

I.

James Stuart, comte de Murray, régent d'Ecosse pendant la captivité de Marie Stuart, était le fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marguerite, fille de lord Erskine, et naquit en 1531. Il fut tout d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais à la mort du roi, son père, en 1542, sa mère l'emmena avec elle au château de Lochleven et nourrit, dans son esprit, les plus ambitieux projets. Quand sa sœur consanguine, Marie Stuart, alors âgée de six ans, fut conduite en France, il l'y suivit et mit tout en usage pour se faire aimer d'elle et pour lui devenir nécessaire. A son retour en Ecosse, il se jeta dans le parti protestant, sur lequel il parvint à exercer une grande influence et soutint en secret la politique anglaise, sans pour cela rompre ouvertement avec la France. Plus tard, il se lia de la manière la plus intime avec la reine d'Angleterre, Elizabeth, dans l'espoir d'arriver, par son appui, à la couronne d'Ecosse et se mit, à cet effet, à la tête des dissidents. Quand, en 1561, Marie Stuart revint dans son royaume héréditaire,

elle n'en chercha pas moins un appui en lui, le légitima et lui donna le titre de comte. Peu touché de ces faveurs, Murray affecta bientôt, vis-à-vis de la reine, les formes les plus arrogantes, se posant en chef du parti protestant, favorisant toutes ses intrigues et trempant dans toutes les conspirations dirigées contre son autorité. Après avoir vainement essayé d'empêcher le mariage de cette princesse avec Darnley, il excita celui-ci à assassiner le chanteur Rizzio. Il se réfugia alors en France, mais revint peu de temps après en Ecosse, et, au dire de plusieurs historiens, prit part, avec le comte de Bothwell, au mystérieux assassinat de Darnley. Toutefois, sa complicité dans ce crime n'est rien moins que démontrée et est même invraisemblable. Il accusa aussitôt de ce meurtre la reine et Bothwell, puis, au mois de mai 1567, il se mit à la tête de la noblesse confédérée pour la défense du royaume; et, dès le 15 juin, la reine était faite prisonnière par lui à Carberry. Après avoir forcé Marie Stuart à abdiquer au château de Lochleven appartenant à sa mère, Murray se fit décerner par les barons protestants, la tutelle de Jacques VI et persécuta, avec une impitoyable rigueur, les catholiques dévoués à Marie Stuart. Quand il reçut avis de la fuite de la reine, il accourut à la tête de 6000 hommes, dispersa ses partisans dans une bataille, livrée le 15 mai, à Langside, et les força de se réfugier en Angleterre. D'intelligence avec la reine Elizabeth, qui lui accordait des subsides considérables, il commença alors, à Edimbourg, une instruction judiciaire contre sa sœur consanguine sous l'inculpation d'avoir participé à l'assassinat de son époux et se rendit en Angleterre à l'effet d'y réunir tous les documents propres à faire déclarer Marie Stuart coupable.

II.

LA VENGEANCE.

(Revue Politique et Littéraire, Paris.)

Bothwell-Haugh, appartenait à la puissante famille des Hamilton, qui s'étaient compromis par leur attachement à la reine. Le château de Woodhouslee, appartenant à Bothwell, fut donné par le régent Murray à son favori Ballenden, qui vint en prendre possession avec la brutalité sauvage des mœurs de cette époque. Bothwell était absent; sa femme, qui se trouvait seule au chateau, en fut chassée par Ballenden, la nuit de Noël, sans même qu'on lui laissât le temps de se vêtir contre le froid, qui était très vif. Elle erra misérable dans la campagne et mourut de souffrance au bout de quelques jours. Sur la tombe de cette femme qu'il avait ardemment aimée, Bothwell jura de tirer vengeance non de Ballenden, qui n'était qu'un vil favori, mais du régent lui-même. Après quoi, prenant une écharpe de soie qui avait appartenu à sa femme, il y enferma une poignée de terre funéraire, enroula l'écharpe sous son pourpoint et fit vœu de porter cette funèbre ceinture jusqu'à ce qu'il eût immolé Murray.

Il attendit l'occasion favorable, qui se présenta enfin un jour que le régent, se rendant à Edimbourg, devait traverser Linlithgow. Il y avait dans ce bourg une maison inhabitée qui appartenait aux Hamilton: Bothwell s'y rendit secrètement, pendant la nuit, et entra par la porte du jardin, tirant sans bruit après lui un cheval dont il connaissait le fonds et la vitesse. Il conduisit le cheval à l'écurie, garnit abondamment son ratelier et alla s'installer dans une chambre dont la fenêtre donnait sur la principale rue du bourg. Après un sommeil de quelques heures qu'il avait pris tout habillé et botté, il se leva à l'approche du jour, descendit barricader solidement la porte de la rue, alla ensuite seller son cheval et lui fit boire deux bouteilles de vin vieux de Bourgogne mêlé à son avoine. Puis il remonta, mangea lui-même un peu de soupe au vin, chargea soigneusement sa carabine et se mit en embuscade près de la fenêtre.

Ce Bothwell était un rude chasseur, sûr de son coup et habitué à poursuivre les taureaux sauvages dans les forêts d'Ecosse. Il faisait grand jour quand Murray parut dans la rue, suivi d'un brillant cortège. Au moment où il saluait la foule d'un geste gracieux, un coup de feu se fit entendre et il tomba frappé d'une balle qui, après lui avoir traversé le corps, alla tuer le cheval de lord Glencairn qui marchait à sa droite.

Bothwell, sûr que son coup avait porté, se précipita vers l'écurie, monta à cheval et s'enfuit par la porte du jardin. "Après le premier éclair de surprise, dit M. Dargaud, les gardes du régent se jetèrent sur la porte de la rue; mais, comme elle était barricadée, ils perdirent quelques instants à l'enfoncer. Bientôt la fureur les emporta sur les traces du meurtrier, qui s'enfuyait comme un tourbillon humain. Se sentant suivi de si près, il accélérait sa course au bruit du galop de ses ennemis. Il savait qu'un large fossé coupait la route de traverse qu'il avait choisie et que son salut dépendait d'un seul saut de son cheval. Le noble animal, fumant et écumant, semblait se ralentir; Bothwell avait brisé son fouet à le frapper, émoussé ses éperons à l'aiguillonner. Il entendait derrière lui le vol rapide et retentissant des cavaliers qui brûlaient de l'atteindre. Que faire? Comment ranimer l'ardeur de son cheval? il tira sa dague et, piquant de la pointe la croupe du vaillant coursier, il lui fit franchir d'un bond l'immense fossé. Bothwell remit sa dague au fourreau et, retenant fortement la bride, se retourna pour défier les gardes du régent. L'écharpe de sa femme s'était détachée dans ce saut désespéré; il saisit la poignée de terre sainte et funèbre que l'écharpe contenait et la lança vers ses ennemis en signe de mépris et de malédiction; puis, reprenant sa course, il s'enfonça et disparut dans le fourré."

III.

Reste à connaître les suites du meurtre, plus curieuses encore que les circonstances dans lesquelles il s'était accompli.

Après son coup d'audace, Bothwell, dont la carabine historique est conservée encore au château d'Hamilton, était parvenu à se réfugier en France, où il fût accueilli avec une distinction marquée par les Guise, qui comptaient se servir à leur profit de cet homme énergique. Ils le firent sonder par un homme de confiance qui lui proposa en termes ambigus d'assassiner l'amiral de Coligny: "Le fier Ecossais, dit encore M. Dargaud, ne démêla pas d'abord ce qu'on attendait de lui; dès qu'il eut compris, le sang lui monta au visage, il congédia le messager des Guise avec hauteur. 'Dites à ceux qui vous ont envoyé,

s'écria-t-il, que Bothwell-Haugh sait venger les injures de l'Ecosse et les siennes, mais qu'il ne se soucie pas de celles de vos maîtres. J'ai tué pour moi, ajouta-t-il avec véhémence ; mais je ne connais pas de prince ni de roi pour qui je voulusse recharger ma carabine ou tirer ma dague. Je suis un Hamilton, je ne suis pas un assassin.' "

C'était pourtant parce qu'il avait déjà commis un meurtre par vengeance que l'on comptait sur lui pour un assassinat. Le hasard, a-t-on dit, est un habile auteur dramatique quand il se mêle de faire des comédies ou des tragédies : il est parfois aussi un grand moraliste.

Culture de l'Eucalyptus au Lac Majeur.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs, surtout de ceux qui habitent la campagne, sur la communication suivante, adressée par le prince Pierre Troubetzkoy au Bureau du Jardin d'Acclimatation de Paris ; elle a un grand intérêt pour quiconque voudrait voir naturaliser en Louisiane un arbre qui, en Algérie, a transformé en fermes et domaines magnifiques des terres marécageuses que des fièvres du caractère le plus grave, et des nuées de moustiques, rendaient inhabitables ; arbre destiné peut-être — qui sait ? — à délivrer notre pays de la fièvre jaune et de la quarantaine.

Nous pensons que les journaux des différentes paroisses rurales feraient bien de reproduire cet utile document.

Les résultats obtenus de la culture de l'Eucalyptus en Algérie, en Corse, sur le littoral de la Méditerranée, depuis Hyères jusqu'à Gênes, résultats si bien constatés dans la brochure du docteur Bertherand, intitulée : " *L'Eucalyptus au point de vue de l'hygiène en Algérie,* " ainsi que dans celles de notre honorable collègue, M. Raveret-Wattel et de M. l'ingénieur Martin, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de rappeler les avantages qu'offrent les plantations de cet arbre merveilleux, que M. Ramel a surnommé à juste titre le "diamant des forêts." Ayant traité ce sujet l'année dernière, aux congrès internationaux d'hygiène et de botanique de Paris, à ma grande satisfaction, les hygiénistes les plus compétents de toutes les nations, et de célèbres savants français, comme le professeur Baillon, le docteur Cosson et autres, m'ont donné raison, n'en déplaise à quelques détracteurs quand même, peu compétents d'ailleurs.

L'utilité des plantations d'Eucalyptus au point de vue de l'assainissement des contrées où règne la *malaria*, et comme reboisement rapide, ne fait plus aucun doute, car quel autre arbre peut en huit ans donner des sujets de 18 mètres de hauteur propres à la construction. Mais il me paraît utile de faire connaître les résultats obtenus dans ma propriété des bords du lac Majeur, où je m'occupe de cette culture depuis *dix ans*, et dont le climat, plus rigoureux que celui de l'Algérie, de la Corse et du littoral de la Méditerranée (car le thermomètre y descend à 7°,5 centigrades, comme cela s'est vu cette année par exemple), me permet de faire des expériences plus concluantes que celles des cultivateurs des pays susmentionnés, où la température ne descend presque jamais au-dessous de 4 degrés centigrades. J'ai tenu aussi à relever quelques erreurs involontaires qui se sont glissées dans les excellentes brochures de MM. Raveret-Wattel et Martin, d'après les expériences faites par les cultivateurs opérant dans des pays bien plus chauds que celui qui me sert de champ d'études.

Une des questions les plus importantes pour l'introduction de l'Eucalyptus en Europe est de trouver la variété de cet arbre la plus utile sous tous les rapports et en même temps susceptible d'être adaptée dans une zone aussi étendue que possible, attendu que l'*Eucalyptus globulus* le plus répandu jusqu'à présent ne supporte pas facilement les gelées au-dessous de 6 degrés centigrades. Cette année, toutefois, à la température que j'ai citée, les feuilles de cette espèce ont souffert, mais les arbres n'ont pas péri, et repoussent bien.

Je crois avoir, à un certain point, résolu le problème en introduisant directement d'Australie le véritable *Eucaluptus amygdalina* (ou *persicifolia*, son synonyme), qui pousse à 7°,5 centigrades comme au cœur de l'été, qui atteint les plus grandes dimensions (M. Mueller dit qu'on en a trouvé dans l'intérieur du pays des sujets renversés de 450 pieds), et plus rapidement que toutes les autres espèces, dont les feuilles contiennent quatre fois plus d'huile volatile ; qui résiste aux vents les plus forts ; qui croît dans tous les terrains les plus secs, comme dans les plus humides (ce que j'ai pu constater), et qui, selon moi, pourrait être cultivé dans tout le midi de la France, où la température ne dépasse pas 9 degrés centigrades. Mes arbres, dont quelques-uns ont atteint, en neuf ans, 18 mètres de hauteur, ont porté, dès la sixième année, des graines qui ont toutes germé, et dont les produits paraissent être encore plus rustiques. Je ne saurais donc assez recommander cette plante (qui malheusement se trouve dans le commerce souvent sous un faux nom), surtout aux propriétaires du midi de la France, qui, en la cultivant sur une large échelle, pourraient en retirer de grands bénéfices.

Je proposerais d'en planter 1000 sur un hectare à une distance de 3 mètres l'une de l'autre. Après cinq ans, je couperais 500 arbres, qui auraient la valeur minimum de 6 francs, ce qui ferait 3,000 francs. Après huit ou neuf ans au plus, je couperais les 500 arbres restants, qui, étant d'une valeur de 30 francs, donnerait 15,000 francs. L'hectare rapporterait par conséquent 18,000 francs en huit ans, sans compter les feuilles et les branches, et tout en permettant d'avoir à la cinquième année de beaux pâturages, même dans les terrains les plus secs.

C'est cette espèce que je recommande aussi particulièrement à M. l'ingénieur Martin, qui en cherche une plus rustique à cultiver sur les lignes du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée, rive droite du Rhône, et dans les départements du Gard et de l'Hérault. Elle pourrait aussi très bien réussir dans tout le département de la Gironde (qu'elle préserverait du phylloxera ailé qui viendrait périr dans ses belles feuilles si odorantes) et donnerait de grands bénéfices à ceux qui voudraient s'en occuper. L'avantage principal de cette espèce est que son bois, qui est des plus serrés, pourrait déjà être employé à l'âge de neuf à dix ans pour les traverses de chemin de fer, les poteaux télégraphiques, etc.

Voici les quelques erreurs que je tiens à relever, en me basant sur des expériences de plusieurs années :

L'*Eucalyptus rostrata*, qu'on dit être rustique, est bien plus délicat que l'*Eucalyptus amygdalina*, et gèle à 5 degrés centigrades.

L'*Eucalyptus Gunnii* est très rustique, mais il croît en buisson.

L'*Eucalyptus coriacea* est très rustique, mais il croît lentement et son tronc ne grossit pas vite.

L'*Eucalyptus calophylla* meurt à 2 degrés centigrades.

L'*Eucalyptus colossea*, qu'on prône tant en Algérie, que j'ai essayé plusieurs fois dans toutes les positions, n'est nullement rustique, car il ne supporte même pas 3 degrés centigrades, et je ne comprends pas que M. Cordier ait pu dire qu'il égale la rusticité du *Globulus*. Ce n'est pas en Algérie, d'ailleurs, qu'on peut le constater.

L'*Eucalyptus resinifera* est une des meilleures espèces après l'*Amygdalina*; il est un peu plus susceptible au froid, il croît moins vite, surtout dans les terrains secs.

L'*Eucalyptus viminalis* est aussi rustique que l'*Eucalyptus amygdalina* ; ses feuilles sont très résineuses, mais il croît plus lentement.

L'*Eucalyptus diversicolor* est tout-à-fait différent du *Colossea*, que M. Raveret-Wattel dit être la même espèce. Il résiste à 7°,5 centigrades, quoique ses feuilles en souffrent un peu ; elles deviennent rouges en hiver, redevenant vertes en été comme le *Cryptomeria elegans* (particularité que n'a pas l'*Eucalyptus colossea*).

L'*Eucalyptus piperita*, très rustique croît lentement.

L'*Eucalyptus lambex* (Lambert ?), rare, à beau feuillage et rustique, croît lentement.

Endiguement du Tibre.

On lira avec intérêt, nous n'en doutons pas, le travail que nous publions sous ce titre ; nous l'empruntons aux *Annales du Génie Civil.* On y trouvera de savantes considérations que probablement plus d'un lecteur trouvera justement applicables au Mississippi ; et c'est en grande partie, à cause de cela, que nous le reproduisons dans nos Comptes-rendus.

Rapport fait à l'Académie des Sciences sur une note relative à l'endiguement du Tibre, à Rome, présentée par M. Dausse.

" M. Dausse, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées en retraite, a présenté, le 12 août 1878, à l'Académie, une note sur l'endiguement du Tibre, à Rome, question qui, depuis longtemps, préoccupe avec raison les ingénieurs italiens les plus distingués et qui se lie directement aux études que l'auteur poursuit avec tant de persévérance depuis de longues années.

" Les ingénieurs de tous les pays, qui s'intéressent aux importantes questions en rapport avec la navigation et le régime des rivières et des fleuves, ont été saisis de celle qui concerne l'endiguement du Tibre, à Rome, et, pour ainsi dire, mis en demeure de l'examiner.

" La question des ouvrages de défense contre les inondations, qui a préoccupé depuis si longtemps les plus savants ingénieurs français ou italiens, a pris de nos jours, à la suite de récents désastres, une telle importance, et l'épouvantable catastrophe dont une populeuse et florissante cité d'un pays ami de la France vient d'être victime a manifesté si hautement les inconvénients et les dangers de certaines dispositions qu'on croyait préservatrices, qu'il nous a semblé qu'un examen général des circonstances si diverses que présente le régime des grands fleuves et des mesures adoptées ou proposées, serait non moins utile aux progrès de la science de l'hydraulique des grands cours d'eau que celui du cas particulier de l'endiguement du Tibre à Rome, sur lequel M. Dausse a plus spécialement appelé l'attention de l'Académie.

" C'est cet examen que nous proposons de faire rapidement, pensant que, pour les divers cas particuliers, il en pourra résulter quelques indications d'ensemble sur la nature des mesures à prendre et des travaux à exécuter.

" *Inconvénients et dangers des cours d'eau.* — Les rivières, comme toutes les choses de ce monde, sont sujettes à des variations qui présentent des inconvénients et parfois de graves dangers pour les populations : les sécheresses et les crues plus ou moins violentes. C'est sous ce double rapport que l'examen général que nous faisons de la question se rattache au travail présenté par M. Dausse.

" Lorsque, par suite des sécheresses l'abaissement du niveau des rivières s'étend périodiquement sur de grandes longueurs de leur cours, l'art de l'ingénieur a recours à l'emploi de barrages de retenue éclusés, établis de distance en distance pour soutenir de proche en proche les eaux à une hauteur suffisante à l'aval de chaque barrage. Ce dernier genre de travaux a reçu depuis quelques années des perfectionnements considérables, dus à MM. Thénard, Poirée, Chanoine, Kranz...., et au moyen desquels on peut, en temps de crue, laisser à la rivière un large lit d'écoulement pour atténuer les effets d'inondation. Nous n'avons pas à nous en occuper ici.

" Mais il arrive souvent dans les rivières à fond mobile que, par l'effet des crues montantes, qui ont entraîné des matériaux qu'elles ont abandonné en s'abaissant, il se forme, en certains endroits et sur des longueurs peu étendues, ce que l'on nomme des *hauts-fonds*, où la navigation, ne trouvant plus le tirant d'eau nécessaire, est complétement entravée.

" Pour remédier à ce grave inconvénient sans recourir à des moyens trop dispendieux, trop lents et d'un effet peu durable, tels que le draguage, on a eu recours, il y a quarante ans environ, en France, à une disposition en usage depuis longtemps dans la partie inférieure du Pô, mais pour un autre but.

" Nous voulons parler de ces petites digues submersibles établies dans le lit majeur du Pô entre le fleuve et les grandes digues insubmersibles, dont il sera question plus tard. M. Comoy, dans ses belles recherches sur la *Défense contre les inondations*, en parle en ces termes :

" Ces digues ont pour but de protéger contre les crues moyennes les plaines si riches et si fertiles que l'on a laissées dans le lit majeur, et que l'on appelle *golènes*.

" Pour que les petites digues en question n'empêchent pas les eaux des grandes crues de s'épancher dans toute la largeur du lit majeur, il est prescrit d'établir leur couronnement à 1m,50 au moins au-dessous de celui des grandes digues insubmersibles."

" Cette limitation de la hauteur des digues submersibles dans la vallée du Pô, en permettant aux crues modérées de se répandre dans les plaines et d'y opérer par le dépôt des troubles un colmatage fertilisant, a considérablement augmenté la valeur de ces prairies, qui sont classées parmi les plus fertiles de la contrée.

" Mais, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, l'emploi de digues submersibles établies sur les limites ordinaires du lit des rivières à fond mobile a eu un autre but que celui que se proposaient les ingénieurs italiens, auquel il satisfait cependant également.

" Ces digues, d'une très-faible hauteur, établies en plein lit de rivière sur une longueur qui, en amont excède peu celle du haut-fond et qui en aval doit se prolonger jusqu'à des endroits suffisamment profonds, dépassent rarement de plus de 1 mètre le niveau de l'étiage. Elles rétrécissent ainsi notablement à l'époque des basses eaux, la largeur du lit majeur, et, par l'espèce de chenal qu'elles forment et que M. Dausse appelle un *duit*, elles déterminent en amont un exhaussement du niveau et par suite un surcroît de vitesse suffisant pour entraîner les graviers et les sables du haut-fond et assurer à la navigation le tirant d'eau nécessaire.

" Lorsque dans les crues d'été le niveau surpasse ces petites digues, les eaux se répandent naturellement, mais sans causer des dégâts dans le reste du lit. Ce procédé simple et peu dispendieux d'amélioration du régime des rivières à fond mobile a été mis avec succès en usage sur la Moselle, vers 1835 à 1836, par MM. Lemasson et Lejoindre, et a permis à la navigation de fonctionner entre Metz et Frouard sans interruption.

" Il a depuis été appliqué avec succès, au même point de vue, sur plusieurs parties du cours de la Loire. Il n'est peut-être pas hors de propos d'ajouter que, si aux avantages qu'il présente, quant à l'approfondissement du lit des rivières à fond mobile dans les hauts-fonds, de mettre les terres riveraines à l'abri des crues d'été, le système des digues submersibles joint, quand elles sont débordées, comme nous l'avons indiqué, celui de favoriser les colmatages par le dépôt des limons et des troubles qu'entraînent les eaux des crues.

" Bien que ces effets de colmatage soient bien connus des ingénieurs et des agriculteurs, on ne les utilise pas assez, croyons-nous, non-seulement en ce qui concerne les dépôts abandonnés par des eaux courantes, mais même sur les rivages de la mer, à l'embouchure des fleuves, où d'immenses étendues appelées *lais de mer*, alternativement couvertes et abandonnées par les eaux, sont complètement improductives.

" Nous n'en citerons pour exemple que le résultat obtenu en quelques années à l'embouchure de la Somme par la Compagnie du chemin de fer du Nord, qui, par de petits endiguements convenablement ménagés et gouvernés, moyennant une dépense de 515,000 francs, a ainsi conquis sur l'Océan et transformé en terres

cultivables 502 hectares de lais de mer estimés aujourd'hui à la valeur de 1,740,500 francs.

" Dans les villes l'encaissement des rivières entre des murs de quai plus ou moins élevés, construits sur les rives mêmes du lit majeur, est le plus souvent commandé par des conditions locales de voirie, et s'il préserve les rues latérales de l'invasion des eaux, la hauteur toujours inévitablement croissante des crues en rend l'emploi de moins en moins avantageux pour les habitations voisines, dont les caves sont le plus souvent inondées. C'est ce qui se produit fréquemment à Paris.

Mais, lorsqu'il s'agit de grandes rivières, coulant en rase campagne, à travers de riches vallées qu'il s'agit de mettre à l'abri des ravages des inondations, la question change de face. Il convient alors d'un côté de faire aux eaux affluentes une large part pour atténuer leur vitesse d'écoulement, en profitant des colmatages produits par leurs dépôts, et de l'autre de limiter, s'il est possible, leur invasion à de certaines limites. Telle est la destination des grandes digues dites *insubmersibles*, mais trop souvent impuissantes, et dont la rupture entraîne des désastres dont on n'a que trop d'exemples.

" La prudence a depuis longtemps fait reconnaître aux ingénieurs italiens de la vallée du Pô que les dépôts toujours abandonnés par les eaux ont pour effet général d'exhausser le fond des cours d'eau, et par conséquent de relever le niveau des crues et d'obliger à élever successivement les digues pour pouvoir les considérer comme insubmersibles, au moins pendant une période suffisante (1).

" D'une autre part, ces dépôts, formés des terres et des limons légers que les eaux abandonnent, sont pour les terres inondées pendant les crues d'hiver un élément fertilisant si puissant, que, dans bien des vallées à pente douce, l'agriculture trouve avantage à laisser les eaux s'épancher librement. Les belles et riches prairies de la Meuse et de la Marne en sont un exemple.

" Ces considérations, sur lesquelles il ne convient pas d'insister en ce moment, ont conduit les ingénieurs les plus distingués qui se sont occupés de la question des ouvrages de défense contre les inondations à poser pour règle à l'établissement des grandes digues qu'elles doivent être placées à des distances considérables, de 500 à 600 mètres au moins, s'il se peut, des rives du lit majeur des rivières.

" D'après le témoignage récent d'un ancien président du conseil de Hongrie, M. le comte Melchior Longay, l'illustre ingénieur italien Paleocapa, consulté en 1846 au sujet de la régularisation du cours de la Theiss, avait recommandé de laisser entre les digues à établir et les rives un intervalle de plusieurs centaines de toises, afin de fournir à l'inondation un terrain suffisant pour qu'elle pût s'étendre sans danger.

" Ce conseil ne fut malheureusement pas écouté : toutes les digues ont été construites sur les rives mêmes de la rivière, et l'épouvantable désastre de la ville de Szegedin en a été la conséquence.

M. ALCÉE FORTIER.

Nous apprenons avec un vif plaisir que M. Alcée Fortier, lauréat du concours littéraire de 1878, membre de l'Athénée depuis huit mois, a été nommé professeur au *Département préparatoire* attaché à l'Université : il y enseignera l'anglais, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre ; le latin, l'allemand et peut-être le français. La tâche sera ardue ; mais outre les capacités qu'elle réclame et que notre jeune collègue possède solidement, il a, nous le savons, cette ardeur au travail qui ne connait point d'obstacles insurmontables.

(1) Une lettre reçue de Szegedin depuis la lecture de ce Rapport prouve, en effet, que de 1830 à 1879 le niveau des crues près de cette ville s'est élevé de plus de 2 mètres.

Correspondance.

NOUVELLE-ORLÉANS, 9 OCTOBRE 1879.

Dr. Armand Mercier, Président de l'Athénée Louisianais.

Je vous transmets un échantillon de coton égyptien qui a été cultivé sur la propriété du Col. Claiborne, Plantation Dunbarton, près Natchez, Etat du Mississippi. M. Claiborne et le Général Stephen D. Lee, autre planteur fort expérimenté, demeurant dans le voisinage de Columbus, Etat du Mississippi, ont planté, l'année dernière, la graine venue directement de l'Egypte; et tous deux déclarent que la plante a atteint une grande hauteur, mais n'a rapporté qu'un nombre limité de grabots. Cette année, ils ont planté chacun, un acre à peu près avec de la graine qu'ils avaient récoltée de leur plant de l'année dernière; et tous deux assurent que la plante s'est considérablement améliorée. L'arbuste n'a pas atteint une aussi grande hauteur et les grabots sont plus nombreux et plus beaux, et ces messieurs m'apprennent que les deux acres qu'ils ont ensemencés, rapporteront chacun une balle et demie de coton de meilleure qualité : ils sont d'opinion que la plante sera complètement acclimatée l'année prochaine et sera une acquisition fort profitable.

Votre tout dévoué,

FENDEL HORN.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

A l'occasion de la prochaine solennité du concours littéraire de 1879, la circulaire qu'on va lire a été adressée aux membres actifs, correspondants et honoraires de l'Athénée :

Nouvelle-Orléans, 18 Octobre 1879.

Monsieur et honoré Collègue,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que M. le Président, conformément à une résolution adoptée à la dernière séance, a nommé les membres qui doivent prendre part aux apprêts de la solennité du Concours de 1879 ; et j'attire votre attention sur la composition des Comités ci-dessous.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1879.

Comité d'examen des manuscrits,—M. F. Limet, rapporteur. MM. O. Carrière, Dr. J. J. Castellanos, J. Fréret, Dr. J. G. Hava, Dr. S. Martin.

Comité des médailles.—M. Dr. C. Turpin, rapporteur. MM. L. A. Burthe, J. Génin, F. Tujague.

Comité d'arrangements.—M. d'Hémécourt, rapporteur. MM. Delcroix, R. Jumonville, G. S. Roussel, H. Rolling, A. Willoz.

Comité d'invitations.—M. Général Beauregard, rapporteur. MM. Dr. Citarotto, O. De Bouchel, A. Denis, Dr. G. Devron, Dr. Y. Lemonnier, C. Philippi, L. Queyrouze, Dr. G. S. Roussel, A. Schreiber, J. Schweitzer, Dr. J. Touatre.

Comité de réception.—Dr. Sidney Mercier, rapporteur, M. Alcée Fortier.

Agréez, Monsieur et honoré Collègue,
mes salutations les plus respectueuses,

Le Secrétaire perpétuel:
ALFRED MERCIER.

ERRATUM. — Tome 4, Livraison 2, page 292, 1er Septembre 1879.

Au lieu de :	Lisez :
Brianza (Tyrol-Italien.)	Brianza (Lombardie.)